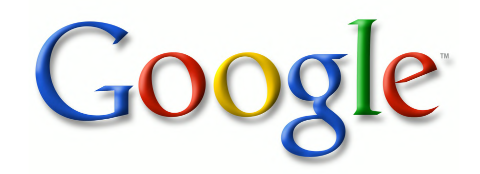


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

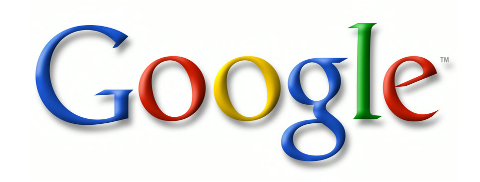
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

34. a. 6





LA

CARIBARYE

DES ARTISANS

Tiré à cent quinze exemplaires numérotés,
plus deux sur peau vélin.

N° 77

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH,

LA

CARIBARYE

DES ARTISANS

OU

RECVEIL NOVVEAV DES PLVS AGRÉABLES CHANSONS

VIEILLES ET NOVVELLES

NOUVELLE ÉDITION

COLLATIONNÉE SUR LE SEUL EXEMPLAIRE CONNU DE L'ANCIENNE

ET AUGMENTÉE

D'UN AVANT-PROPOS ET DE NOTES EXPLICATIVES

PAR M. A. PERCHERON

PARIS

CHEZ JULES GAY, ÉDITEUR

QUAI DES AUGUSTINS, 25

1862



AVANT-PROPOS

Le recueil intitulé LA CARIBARYE est indiqué par M. Brunet comme curieux et fort rare; effectivement, on n'en connaît à Paris qu'un exemplaire, celui de la Bibliothèque de l'Arsenal (B. 8800), où il est entré avec les autres ouvrages du fond de *Lavallière* (Nyon Catalog. 15012); s'il en existe d'autres ailleurs, ils sont bien clair-semés, car dans le grand nombre de catalogues de ventes et de librairies, qui nous sont passés sous les yeux depuis beaucoup d'années, nous ne l'avons jamais vu figurer une seule fois, tandis que nous y avons souvent trouvé des recueils qui jouissent d'une réputation de rareté beaucoup plus grande.

En outre de sa rareté, la curiosité de ce recueil est fondée sur le genre de pièces qu'il contient : les unes, chansons amoureuses ou autres, ne sont pas des bergeries ou des plaintes d'amants langoureux, comme en sont remplis presque tous les recueils de la même époque. Quoiqu'il y ait quelques pièces tendres, le ton de la majorité est au

contraire généralement gai, et souvent mêlé de cette pointe satirique qui accompagne presque toujours les refrains populaires; en outre, plusieurs pièces historiques donnent des renseignements sur divers événements et sur des localités de l'époque, renseignements qu'il serait, sans ce recueil, bien difficile de se procurer.

La date de la publication de *la Caribarye* n'est pas indiquée dans l'ouvrage; M. Brunet la place vers 1641. Mais il y a erreur, car la chanson de la mort du cardinal de la Rochefoucault, arrivée en 1645, doit la faire reculer plus tard, au plustôt vers 1646.

La langue étant déjà bien formée à cette époque, le texte peut être entendu sans explications; quelques locutions tout à fait populaires, quelques termes tombés en désuétude, font seuls exception; il faudra agir autrement pour les chansons historiques; elles contiennent un grand nombre de noms propres qui nécessiteront des notes courtes, mais assez nombreuses.

Il n'en est pas des recueils de cette époque comme de ceux imprimés en caractères gothiques, il n'y a pas intérêt à les reproduire en *fac-simile;* dans la réimpression qu'on donne aujourd'hui, tout en conservant intact le texte de l'ouvrage, on ne s'astreint pas à en reproduire servilement l'apparence. Le but essentiel est de faire jouir le public de ce recueil, qui a été bien à tort négligé, et dont la reproduction aurait dû être faite depuis longtemps.

Comme M. Brunet n'a pas donné une description détaillée de l'ouvrage original, nous croyons devoir y suppléer pour les amateurs de bibliographie.

La Caribarye forme un volume petit in-12, un peu étroit sur la largeur. La justification, titre de page et signatures comprises, est de 10 centimètres 6 mill. sur 6 cent. 4 mill. Le nombre des lignes est de 29, titre de page compris; le nombre de lettres à la ligne est de 34; les signatures de A — Riij...; le nombre des pages est de 200, plus 3 pages de table; le caractère est rond, avec les titres de pages et ceux des chansons en italiques; un filet fleuronné se trouve au-dessus de chaque chanson. Le titre est partie en caractères italiques, partie en caractères ronds; en tête de la première page est un fleuron ayant au milieu les armes de France et de Navarre, entre deux génies à demi couchés. Le papier est gris de médiocre qualité, et le tirage peu net, mais cela tient peut-être à la vétusté.

A. Percheron.

LA

CARIBARYE

DES ARTISANS

OV RECVEIL NOVVEAV

DES PLVS AGRÉABLES CHANSONS VIEILLES ET NOVVELLES,
PROPRES POVR LES GENS DE MÉTIERS ET AVTRES.

Contenant plusieurs airs de cour,
chansons musicales, à boire, danser, pastorales, de guerre,
de batailles et victoires
obtenues par les François et leurs alliés,
de prises de places et autres,
notamment de la mort du feu Roy, d'heureuse mémoire,
Louis XIII,
et du baptême du Roy Louis XIV,
à présent régnant, et mort d'autres personnes
illustres.



A PARIS,

Chez NICOLAS BOISSET, imprimeur et libraire,
Place Maubert, à l'image Sainct-Estienne.



LA CARIBARYE

DES ARTISANS

AIR DE COUR

SUR LES ENFARINÉS (1).

Houspillons (2) de mode nouvelle,
Singes des galands de la cour,
Venez farcer à votre tour,
Car le théâtre vous appelle;
Si vous ne vous enfarinez
Adieu l'amour de la coquette,
Si vous ne vous enfarinez
Vous n'aurez rien qu'un pied de nez.

Encor que le peuple murmure
Que vous faites encherir le pain.
Suivant votre amoureux dessein
Enfarinez bien votre hure;
Car n'étant point enfarinez, etc.

Bien qu'à vous voir passer on crie
Meunier, à l'anneau, à l'anneau (3),
Il ne faut point faire le veau
Ny vous facher que l'on en rie;
Car n'étant point enfarinez, etc.

Quand vous auriez à triple étage
Des canons (4) en pigeons patus,
Et que vous auriez les vertus
Des plus polis en cajolage,
Si vous ne vous enfarinez, etc.

Farinez bien toujours vos têtes
Et les colets de vos manteaux,
Vous en serez cent fois plus beaux
Et vous ferez plus de conquêtes;
Car n'étant point enfarinez, etc.

Alors que vous branlez la tête
Vous aveuglez toujours quelqu'un,
Mais n'importe que le commun
Donne au diable la girouette;
Si vous ne vous enfarinez, etc.

Bien qu'un critique vous profane
Par un épithète vilain,
Disant il revient du moulin,
Laissez un peu passer cet âne;
Soyez toujours enfarinez, etc.

Bien que vous n'ayez pas la maille
Et ne soyez que des badins,
Farinez-vous à pleines mains
Et laissez dire la canaille;
Car n'étant point enfarinez,
Adieu l'amour de la coquette,

Si vous ne vous enfarinez,
Vous n'aurez rien qu'un pied de nez.

CHANSON DES CINQ VOYELLES

SUR LE MARIAGE DE LA BELLE MARGUERITE ET DE GIRARD, SON AMOUREUX LOYAL.

Sur le chant de : *la Poitevine*.

Girard est un bon compagnon,
Homme de bonne renommée;
Il est arrivé de Chalon
Dessus sa grand' jument pelée;
Tout exprès pour faire l'amour
A la fille de la grand Aaaaaaaane,
Qui demeure à notre faux-bour
Dans une petite cabaaaaaaaane.

Un soir bien tard avant midy
Il en vint faire la demande,
Sans parler on lui répondit
Qu'elle n'étoit pas assez grande;
Mais le galant voyant venir
Sa maîtresse bien attiféééééééée,
On ne ly put jamais tenir
Jusqu'à tant qu'il l'eut bien baiséééééééée.

Ses parens étant assemblez
Pour conclure une telle affaire,
Demandent sans être troublez
A Girard ce qu'il sçavoit faire;
Lequel répondit sagement

Qu'il savoit bien gagner sa viiiiiiie
Et qu'il avoit assurément
Des moutons dans sa bergeriiiiiiiie.

Il fut question de sçavoir
Ce qu'on donneroit à la fille,
Et ce qu'elle pouvoit avoir
Tant en habits qu'en ustencile;
Lors sa mère lui a promis
Six grands draps de chacun une au au au au
Avec un beau cotillon gris [au au au aulne,
Du meilleur drap de Carcassoooooooone.

Les deux partis étant contens
De ce mariage parfaire,
Sous les charniers des Innocens
Falut trouver un sécretaire (8),
Pour écrire ce que l'on donnoit
A cette grosse mameluuuuuuuue,
Qui en marchant fit un gros pet
Tout au beau milieu de la ruuuuuuuue.

Girard qui croyoit tout de bon
Que ce fut un coup de tonnère,
En eut telle appréhension
Qu'il se laissa tomber par terre;
Les petits enfans de Paris [ou ou ouë
Voyant que ce n'étoit que bou ou ou ou ou
Tout partout dessus ses habits, [ou ouë.
Un chacun lui faisoit la mou ou ou ou ou ou

Encor plus fort qu'auparavant
Nos amans reprenent courage,
Et dès le dimanche suivant
L'on commença le mariage;
Car le premier ban fut jetté

Tout droit dessus leur pauvre têèèèèèèète,
Dont Girard étant attristé
Vouloit quasi faire la bêèèèèèèète.

Quand tous les bans furent jettés
Les placets (6) et les escabelles,
Les mariés de tous cotez,
Firent tout aller par écuelles;
Et les parens voyant cela
Pour honorer les épousaaaaaaaailles,
Ils dancerent tant ce jour là
Qu'ils firent tomber les muraaaaaaaailles.

Quand il fut environ minuit
Nos jeunes gens étoient en guerre,
Car ils rompirent le chalit
Et se trouvèrent contre terre;
L'épousée montroit bruneau (7)
Le nez tourné vers la rueeeeeeeelle,
Et Girard étoit tout en eau
D'avoir chamaillé contre eeeeeeeelle.

Au bout de quelque temps après
Marguerite devint enflée,
Il falut faire les apprès
Nécessaires d'une accouchée;
Girard fut bientôt conseillé [an an anges.
D'acheter des couches et des lan an an an an
Pour avoir si bien travaillé [anges.
Il reçeut dix mille louan an an an an an an

CHANSON

EN FORME D'AVERTISSEMENT AUX JALOUX MARIS, DE MIEUX TRAITER LEURS FEMMES.

L'on dit qu'on enfourne chez vous
Con con consolez-vous
L'on dit qu'on enfourne chez vous
Des ratons et des gaufres;
Fous fous fous de maris
Vous en verrez bien d'autres.

Cêt un jeu remply de hasard,
Dé dé d'etre cornard,
Cela vous rend l'esprit songeart
Et la façon si morne,
Quand quand quand vous portez
Un panache de corne.

Hommes qui vos femmes battez
Fous fous fous devenez
Quand elles vous ont couronnés
Cela vous desespere;
Fous fous fous de maris
Quittez votre colere.

Si les cocus montoient aux cieux
Qu'ils qu'ils seroient heureux
Ils emporteroient quant et eux
Leur peine et leurs souffrances,
Fous fous fous de maris
Voilà vos espérances.

Que vous sert d'etre jalous
Son son songez à vous.
Assommant vos femmes de coups,
Cette mauvaise engeance,
Fous fous fous de maris,
En prend bien la vengeance.

Imitez les vaches et les bœufs
Gens gens gens malheureux
Quand vos femmes et leurs amoureux
Vous font des escornes,
Faut faut faut tout d'un coup
Les frapper de vos cornes.

Or je vous conseille pourtant
Vi vi vivre contens
L'esté, l'hyver, le preintemps
Et le long de l'automne,
Fous fous fous de maris
Sans songer à vos cornes.

CHANSON A DANSER

SUR UNE FILLE AYANT PLUSIEURS SERVITEURS.

Sur le chant : *Un beau berger someillant*, etc.

J'ai cinq ou six serviteurs
Dont mon papa m'importune,
Mais ils peuvent bien ailleurs
S'il leur plaît chercher fortune;
Je n'auray point de mary
Ou bien j'auray Jean Joly.

Notre voisin le frippier
Est bien sot de s'y attendre,
Ce bouvier, ce gros souppier
N'a que du vieil meuble à vendre;
Je n'auray point de mary, etc.

Un beau jeune jouvenceau
Me chérit et perd sa peine,
Car on dit que son couteau
N'est pas propre pour ma gaine.
Je n'aurai point de mary, etc.

J'aimois ce grand chandelier
Mais j'en suis bien revenue,
Quoiqu'il soit franc du colier
Sa chandelle est trop menue;
Je n'aurai point de mary, etc.

Un tavernier m'aime bien,
C'est un garçon de mérite,
Mais il n'y gagnera rien,
Sa mesure est trop petite;
Je n'aurai point de mary, etc.

Otez-moy ce papetier
Quoy qu'il soit bonne personne,
Chacun se plaint au quartier
Que son encre n'est pas bonne;
Je n'aurai point de mary, etc.

Un certain paumier m'aimait
Qui n'a pas manqué de bille,
Mais on m'a dit qu'il n'en met
Que fort peu dedans la grille;
Je n'aurai point de mary, etc.

Un boulanger en bon point

Me vient courtiser sans trève,
Mais ma foy je n'en veux point,
Jamais sa pâte ne lève;
Je n'aurai point de mary, etc.

J'ayme un fort beau cuisinier,
Mais tout chacun m'en dégoute,
Et l'on ne m'a pu nier
Qu'il fait la sauce trop courte;
Je n'aurai point de mary, etc.

Otez-moy ce jouvenceau,
Ce patissier tant folatre,
On m'a dit que son rouleau
Ne feroit lever ma pâte;
Je n'aurai point de mary, etc.

Jean Joly m'a fait serment
Qu'il me trouvoit bien gentille,
Il sera mon seul amant
Ou bien je pourriray fille;
Je n'auray point de mary
Que mon mignon Jean Joly.

CHANSON PLAISANTE

Sur un chant nouveau.

Vous qui courtisez les dames
Comme loyaux amoureux,
Et qui mourez dans les flames
Qui vous rendent langoureux,

Quand vous sonjez jour et nuit
A votre amour extrême,
Vous avez toujours le vi —
Le visage fort blême.

Et vous, petites mignonnes,
Qui découvrez votre sein,
Pour donner envie aux hommes
De faire un acte vilain;
Cachez, cachez vos tetons
Dessous vos collerettes,
Afin de garder vos con —
Vos consciences nettes.

Et vous petites mercières
Qui allez à la Guibray (8),
Savez-vous ce qu'il faut faire
Quand vous serez arrivé;
Premier qu'ouvrir vos bahuts
Il vous faut aller boire,
Puis vous montrerez vos cu —
Vos cure-dents d'ivoire.

Vous dames et demoiselles
Qui portez si gros atours,
Et les fraises à dentelles
Et cotillons de velours,
C'est pour paraître le jour
Claires comme la lune,
Mais aussi monsieur vous fou —
Vous fournit de pécune.

Et vous ma loyale amie
Qui me jurez votre foy,
De n'avoir jamais envie
De n'aymer autre que moy,
Ne passez point par Paris

De peur qu'on vous débauche,
Prenez-moy le bout du vi —
Du village à gauche.

Et toy qui aussy désire
Un jour de te marier,
Avant que de prendre amie
Il te convient de parler
A ses amis par raison,
Ou bien à la commère,
Et prens-moy toujours le con —
Le conseil de ton père.

CHANSON RÉCRÉATIVE

D'UN JEUNE HOMME SURNOMMÉ PAYE-A-REGRET, QUI CONTENTE SES CRÉANCIERS DE PAROLES.

Sur le chant : *La tantirelire, la, la.*

Un bon drole de garçon
Le fils de dame Ragonde,
Sçait une belle chanson,
Dont il paye tout le monde :
La tan tire lire la la
La la la tire tire la la
La la la tire lire lan bons.

S'il faut qu'il paye un liard
Il se voit en grand martyre,
Et cêt un grand coup de hasard
Si on ne luy entend dire
La tan tire lire la la, etc.

S'il entre pour acheter
Du drap en une boutique.
Le marchand il veut payer
D'une chanson en musique :
La tan tire lire la la, etc.

Veut-il avoir des souliers
Ou quelque paire de bote,
Il les paye aux cordonniers
Chantant toujours même note :
La tan tire lire la la, etc.

Ayant un habillement
Pris à la friperie,
Il le paya bravement
De ce branle (9) de sortie:
La tan tire lire la la, etc.

Lorsque dans un cabaret
Il a fait de la dépense,
Quand payer il ne sçauroit
Il fredonne en récompense :
La tan tire lire la la, etc.

Si le garçon monte en haut
Afin d'arrêter le compte,
Il luy chante d'un plein saut
D'une voix gaillarde et prompte :
La tan tire lire la la, etc.

Quand le maître diligent
Monte après dedans la chambre,
Pour demander de l'argent,
Il luy chante ce beau branle :
La tan tire lire la la, etc.

Chez un certain rotisseur
Ayant acheté une oye,

Il le paya pour le seur
De cette belle monnoye :
La tan tire lire la la, etc.

Desirant ainsi payer
Un patissier fort brave homme,
Il reçeut pour son loyer
Neuf ou dix tartes en pomme :
La tan tire lire la la, etc.

S'il marchande des rabats,
Manchettes ou autre linge,
Il ne les dérobe pas,
Il paye en monnoye de singe :
La tan tire lire la la, etc.

S'il va seulement querir
Pour un double (10) de moutarde,
Il paye avant que sortir
Avec la même gaillarde (11) :
La tan tire lire la la, etc.

Il n'est pas des plus méchans,
Car quand il n'a pas de bille,
Il paye tous les marchands
De cette chanson gentille :
La tan tire lire la la, etc.

Bref ce joly compagnon
Ne mange guère sans boire,
Paye-à-regret, c'est son nom,
Faut chanter à sa mémoire :
La tan tire lire la la
La la la tire lire la la
La la la tire lire lan bons.

REGRETS

SUR LA MORT DE DEUX GRANDS PERSONNAGES.

Sur le chant : *de Pirène.*

Cinq Mars (12) étoit le favory du Roy,
Et le mignon même de la fortune;
Mais l'Espagnol l'a mis en désarroy
Et l'a deçeu par sa ruse commune.

Ses cheveux d'or, son geste, sa façon
Et les beaux traits de sa face argentine,
Faisoient bien voir que s'il n'eut pris leçon
De l'Espagnol il n'iroit en ruyne.

Fortune l'avoit rendu possesseur
De tant de biens, de gloire et de pompe,
Mais dedans le milieu de la douceur
Ell' nous reçoit, nous abuse et nous trompe.

Il fut conduit au palais de Lyon
Pour déclarer sa faute et ses complices,
Il déclara toute sa faction
Pour ne souffrir de plus rudes supplices.

Monsieur de Thou (13), ce transcendant esprit,
Qui n'ignoroit pas aucune science,
Estant entré dans le palais, il dit
Ce qu'il avoit dedans la conscience.

Tous deux furent condamnés à la mort.
Deux bons soldats du dévot saint Ignace (14)

Les furent voir, et les firent d'abord
Se confesser pour avoir au ciel place.

Tout en riant ils allaient à la mort,
Estant portés dedans un noir carosse,
Avouons que ce n'estoit pas à tort
Que le bourreau leur creusoit une fosse.

L'un et l'autre dirent le *Credidi*
Et se donnoient l'un à l'autre courage,
Disant allons dedans le paradis.
Nous méritons de souffrir davantage.

Ils disputoient qui mourroit le premier.
Monsieur de Thou disoit que pour son âge,
Il ne devoit mourir que le dernier,
Mais il n'eut pas pourtant cet avantage.

Monsieur le Grand (15) monta sur l'échafaud
Sans s'appuyer de ses mains sur l'échelle,
Puis il mesura son col au poteau,
Levant les yeux au ciel d'un fort bon zèle.

Estant monté le chapeau à la main,
Il salua toute la compagnie,
Un présent fit au bourreau inhumain.
Deux jésuites lui servoient de génie.

Il commença à faire ses adieux,
Donc le peuple eut le bonheur de l'entendre,
D'un gay propos humain et gracieux,
Et de douleur les cœurs il faisoit fendre.

Adieu le Roy, la Reine et le Dauphin,
Adieu aussi au second fils de France;
C'est à ce coup mes jours vont prendre fin,
Me faut mourir, mais c'est en votre absence.

Adieu ma mère, hélas me faut mourir,
Éloigné de votre douce présence,
Je croy votre œil ne se pourra tarir
Des pleurs que vous versez en abondance.

Dans cet ennuy il vous faut consoler,
Remercier la bonté éternelle,
Puisque c'est Dieu qui m'a voulu sauver
Par le moyen de cette mort cruelle.

Adieu mon frère, votre unique suport
S'en va mourir, regrettez son dommage;
Je suis péry lorsque j'estois au port
Et c'est là où j'ai trouvé mon naufrage.

Adieu ma sœur, que votre souvenir
Me donne encor de cruelles atteintes,
C'est à ce coup mes jours s'en vont finir,
Priez pour moi la majesté très-sainte.

Adieu tous mes fidelles serviteurs,
Ah regrettez la mort de votre maître,
Envers Dieu soyez mes médiateurs
Que dans le ciel il luy plaise me mettre.

Il mit en bas son chapeau et pourpoint,
Un frère après fit sa perruque blonde,
Les yeux ouverts et ses gands à la main,
Il rendit l'âme aux yeux de tout le monde.

Monsieur de Thou, cet homme de grand cœur
Qui paroissoit tout rempli de constance,
Se consoloit avec son confesseur
Qui de voir Dieu lui donnoit espérance.

Comme il étoit d'un saint amour remply,
Disoit mourons puisque Dieu nous appelle.

Afin de rendre son vœu accomply,
A Tarascon fonda une chapelle.

Estant résout monta bientost après
Et embrassa le bourreau très-infame,
Puis il receut dessus son pauvre chef
Quatre ou cinq coups d'une pesante lame.

Dieu tout puissant vous plaise recevoir
Dedans le ciel leurs âmes repentantes,
Qu'avec les bienheureux vous puissent voir
Là-haut dèdans l'Église triomphante.

CHANSON PLAISANTE

ET PROPRE A DANSER.

Sur le chant : *Je veux avoir le matou.*

Mon père m'a marié'
L'autre jour à la malheure,
A un vilain m'a donné',
Qui fait que toujours je pleure
D'avoir achepté si cher,
Son petit morceau de chair.

J'ai bien eu quatre cents francs
D'argent à mon mariage,
Je les regrette à présent
Ayant été si peu sage,
D'avoir achepté si cher
Son petit morceau de chair.

Étant couchée avec luy,
Je pensois au badinage,
Mais je fus bien en ennuy
De voir si petit bagage,
Faut-il achepter si cher
Son petit morceau de chair.

Je luy dis incontinent,
Voyant que j'estois trompée,
Rendez-moy donc mon argent
Car vous m'avez abusée,
De m'avoir vendu si cher
Un petit morceau de chair.

Il ne parle et ne dit mot
Et moi je suis en malaise,
Car sa viande dans mon pot
Ne paroît pas une fraise;
Faut-il achepter si cher
Un petit morceau de chair.

Pour le prix de mon argent
J'aurois bien eu de la viande.
Il y a d'honnestes gens
Qui m'en avoient fait offrande,
Quatre cents francs c'est trop cher
D'un petit morceau de chair.

Nostre grand valet Colas,
Sans aucun argent ni gage,
Quand nous prenions nos ébats
M'en donnait bien davantage.
Ma foy c'est un peu trop cher
Ce petit morceau de chair.

Filles d'un cœur diligent,
Voyez ma douleur extrême,

Employez mieux votre argent
Que je n'ay parfait moy-même,
N'acheptez jamais si cher
Un petit morceau de chair.

AIR DE COUR

OU RÉPONSE AUX ENFARINÉS.

Sur le chant : *Houspillons*, etc.

Censureurs de modes nouvelles,
Critiques des galands de cour,
Vous montrez bien à votre tour
Que vous avez peu de cervelle;
Une autre fois discernez mieux
Les coquettes d'avec les autres,
Une autre fois discernez mieux
Des coquettes les amoureux.

Si vos infames épithètes
Etoient bien reçues d'un chacun,
Toutes les filles en commun
Ne passeroient que pour coquettes;
Mais le monde discerne mieux
Les coquettes d'avec les autres,
Mais le monde discerne mieux
Des coquettes les amoureux.

Vous avez un grand avantage
De n'être point enfarinés,
Mais il faut des culs à vos nez,
Nous avons les pieds en partage;

Sans doute vous connaîtrez mieux.
Avec de si belles lunettes,
Sans doute vous connoîtrez mieux
Des coquettes les amoureux.

Afin que chacun vous estime
Pour gens en rithmes très-experts,
N'usez que de la poudre à vers
Et nous laissez notre farine;
Et puis après discernez mieux
Les coquettes d'avec les autres,
Et puis après discernez mieux
Les coquettes des amoureux.

LA PRISE DE LA VILLE D'ALBIAC (16)

LAQUELLE A ÉTÉ PRISE PAR FORCE PAR MONSEIGNEUR LE DUC DE MAYENNE (17).

Sur le chant : *Tavernier! tavernier!*

Chacun de vous contemple,
Rebelle nation
Et prenez tous exemple,
A la punition
Du bourgeois infidèle,
D'Albiac la rebelle
Et de leur garnison :
A qui monsieur du Mayne
A fait porter la peine
De leur grand' trahison.

La ville étant sommée
Se rendre pour le Roy,

Ils firent assemblée
Où d'une fausse foy,
Font semblant de se rendre
Pour nos guerriers surprendre,
Et les mieux attraper;
Quand viendroit la journée
Qui seroit ordonnée
Pour dans la ville entrer.

Du mois d'aout l'onzième,
S'avancent des fourriers
Du grand duc de Mayenne
Et deux cents cavaliers;
Gens de fort belle adresse,
La fleur de la noblesse
Qu'avoit ledit seigneur,
Et entrent dans la ville
D'une façon agile
Sans penser au malheur.

Or entres de la sorte,
Ils furent étonnez
De voir fermer la porte,
Et puis de tous côtés
Grand nombre de gens d'armes.
Et les bourgeois en armes,
Cruels et furieux,
Qui d'une ame traîtresse
En faussant leur promesse
Vinrent fondre sur eux.

Notre cavalerie,
Voyant qu'il faut mourir,
Vendit bien cher sa vie
Avant que la finir;
Chacun a son épée
Dedans le sang trempée

De ce peuple mutin,
Et dedans ce carnage
D'un généreux courage
Font une heureuse fin.

Monsieur le duc du Mayne,
Lequel ne sçavoit pas
L'entreprise inhumaine
Et ce cruel appast,
Vint avec son armée
Esperant faire entrée
Dans Albiac librement,
Mais par des embuscades
Il fut de mousquetades
Salué rudement.

Or ce prince demeure
En grand estonnement,
De voir en si peu d'heures
Un si grand changement,
Par quoy il se défie
Qu'en cette perfidie
Ses gens ont été tués;
Dont il dit d'asseurance,
J'en auray la vengeance
Ou j'y demeureray.

Les tambours et trompettes
Sonnent de toutes parts,
Et aussitôt s'apprêtent
Nos généreux soldats
Pour assister leur maître
A surmonter ces traîtres
Au milieu des canons,
Et pour prendre vengeance
De la cruelle offense
Faite à leurs compagnons.

Lors le prince en colère,
Premier à ce combat,
De sa dextre guerrière
Charge, frappe et abat;
Fréri, tue et renverse (18)
Au milieu de la presse
Ces traîtres ennemis;
Lesquels n'ayant puissance
De faire résistance,
Fuyoient comme brebis.

Mais d'une telle sorte
Ils furent poursuivis,
Qu'on renversa leur porte,
Guichets et pons-levis,
Lors de grande furie
Notre gendarmerie
Enfonça au dedans,
Et au fort du carnage,
Tue, pille et saccage
Les petits et les grands.

Les autres se retirent
Dans une forte tour,
Mais nos gens d'armes mirent
Le feu tout à l'entour;
Quand ces rebelles virent
Le feu ils se rendirent
Tous d'un accord commun,
A monsieur du Mayne
Qui de chaque dizaine
En a fait pendre un.

Je veux, dit-il, qu'on tire
Dix à dix un billet,
Et qui aura le pire
S'en ira au gibet,

Et veux que les neuf autres
Soient donnés pour leurs fautes
Aux soldats à rançon,
Et la ville pillée
Et à la fin rasée
Pour vostre trahison.

COMPLAINTE

D'UN JEUNE GARÇON ÉTANT EN GALÈRE POUR AVOIR BATTU SON PÈRE ET SA MÈRE.

Sur le chant : *Or, chantons ma complainte.*

O Dieu sauveur du monde
Pardonne-moy,
Car sur la mer profonde
Mourir je vay,
Dedans une gallère
Suis détenu
Pour avoir père et mère
Hélas! battu.

Ny Dieu ny la justice
Je ne craignois,
Au contraire à tout vice
Je m'adoptois,
J'étois joueur de cartes,
Aussi de dez,
J'aimois par trop m'ébattre
Et brelander.

L'amour aussi des dames
M'ont bien détruit,
Et dans cette galère
Hélas! conduit.
Nuit et jour la taverne
Je fréquentois,
Etant de mal-gouverne
Chacun frapois.

J'étois fier, plein d'audace
Et arrogant,
Jurant en toute place
Dieu tout-puissant,
Mon père aussi ma mère
Me remontrant,
Me mirent en colère
Les maudissant.

Les frappant d'une rage
Las méchamment,
Dont j'ay pour héritage
Cruel tourment;
Il me faut en galère
Finir mes jours,
Souffrant peine amère
Incessamment.

Tout nud! las en chemise
Me faut ramer,
Nuit et jour sans feintise
Sur cette mer,
De nerfs de bœuf sans cesse
Battu je suis,
Je n'ay plus de caresse
De mes amis.

Du pain d'orge et d'avoine

Manger me faut,
Et de l'eau trouble boire
En grands travaux,
La vermine à toute heure
Mange mon corps,
Hélas je plains et pleure
Sans nul repos.

D'une cruelle chaîne
Suis attaché,
Qui me fait une gêne
Las endurer;
Servez Dieu je vous prie
Jeunes enfans,
Pour finir votre vie
Heureusement.

Honorez père et mère
En ce bas lieu,
A cette fin d'acquerre
L'amour de Dieu,
Je fay honte et vergogne
A mes parens,
Qui m'ont nourry en somme
Si tendrement.

Adieu mes père et mère
Frères et sœurs,
Puisque dans la gallère
Suis en langueurs;
Contemplez ma complainte
Jeunes enfans,
Ayez toujours la crainte
Du Tout-Puissant.

CHANSON MÉMORABLE DE MONTGOMMERY (19)

Sur le chant du *Capitaine Lorge*.

Combien est oublieux
Qui se fie à fortune,
Encor plus mal heureux
Qui par trop l'importune,
Et sont souventes fois
Les princes et les rois,
En grand méchef et honte;
Moy trop bien je connois
Que naguère j'étois
De Montgommery comte.

Fortune m'a esté
Favorable en jeunesse,
Mais elle m'a traité
Bien mal en ma vieillesse,
La France m'a conneu
Chevalier bien receu,
Monté comme un saint George
Et l'un des plus subtils,
Aussi étois-je fils
Du capitaine Lorge (20).

De Henry nostre Roy (21)
Gentil homme de chambre,
J'estois en bel arroy
Adroit de corps et membre,
Bien jouer je sçavois
De lances et longs bois,
Piques et hallebardes,

Aux joutes et tournois;
L'on me prenoit pour chois
Capitaine de garde.

Par un fatal destin
Le Roy voulant s'ébattre,
Me dit par un matin
Qu'à moy vouloit combattre.
Par son commandement
Fus armé vitement;
Sans penser à nul vice
De ma lance un éclat
Roide, pointu et plat,
Le tua dans la lice.

Le Roy par testamment
Prononça à voix haute,
Que n'avois nullement
Envers luy commis faute,
Toutefois j'eus tremeur (22)
Et craignant la rigueur
Du sang royal en l'ire.
Et pour bonne raison
A Ducé (23) ma maison
Soudain je me retire.

Quand je fus à Ducé.
Bientôt en grand vitesse
Le prince de Condé (24)
M'envoya autre adresse.
Alors je commançay
En pensant m'avancer,
A lever des gens d'armes;
Pretres en tous quartiers,
Moines et seculiers
Sentirent mes alarmes.

Je fus trop rigoureux
A Rouen bonne ville,
Par un séditieux
Monsieur de Mendreville (25),
Car j'eus le cœur si haut
Que j'attendis l'assaut
Du Roy et de sa mère,
En voyant leurs efforts
Saillis (26) sur la rivière.

Sans faire long séjours
Sur mer pris mon erre,
Me donna du secours
La reine d'Angleterre,
Vite je passay l'eau
Vins battre le chateau
De Caen, aussi la ville,
Par un subtil hasard
J'en tire Renouard (27)
Un capitaine habile.

Vire sçait bien comment
J'avois grande puissance,
Leurs moines et couvent
Je mis en décadence;
Bourgeois mal entendus
Qui ne s'étoient rendus,
Fis étrangler et pendre;
Et leurs portraits dorés
Au feu furent jettés
Et leurs trésors fis prendre.

Du païs navarrois
Bientost je pris la voye
Et point je n'épargnois
Ni Biard (28) ni Biscaye;
Abbayes, prieurez,

Et leurs joyaux dorés
Mettois dans ma valise;
Et même mes soldats
N'estoient pas trop couards
A piller les églises.

Du prince Navarrois (29)
A Paris fus aux nopces,
Mais toujours je craignois
Qu'il n'y eut playe ou bosse.
Le cas advint ainsi
Que l'amiral (30) fut pris
Et maints grands capitaines;
Dix mille hommes tués
Et leur sang épanché
Souffrant de mort la peine.

Estant bien adverty
Du banquet et festage,
Soudain je m'en partis
Laissant tout mon bagage,
Sur ma belle jument
Chevauchay vistement
Trente lieues d'une erre,
Craignant les poursuivans,
Ma femme et mes enfans
Passay en Angleterre.

D'un très-mauvais conseil
J'eus la teste étourdie,
Et sans grand appareil
Revins en Normandie;
A Saint-Lo j'arrivay
Colombiere (31) y trouvay
Tenant fort dans la ville;
Pour penser me happer

Matignon (32) vint camper
Bien des soldats dix mille.

Sans avoir sauf conduit
Quand la nuit fut fort bru .
Sans mener aucun bruit
Je poussay ma fortune,
Le camp j'ay traversé
Sans y estre blessé;
Fis longue chevauchée,
Jeudy cinquieme may
Mis Mortain en émoy
Où fis brefve couchée.

Le vendredi matin
De Domfront prins la voye
Pensant avoir butin
Tant d'or que de monnoye;
Tant de jour que de nuit
Matignon me suivit
Vestu de ses armures,
Dix mille hommes de front
Campant devant Domfront
Le dimanche à sept heures.

Las je ne pensois pas
Avoir si tost la chasse,
Déjà prenois repas
Pour prendre aucune place;
Peu de gens nous estions,
Et si point nous n'avions
Pièce d'artillerie;
Tant d'embas que d'en haut
Nous soutinmes l'assaut
En faisant grand tuerie.

A force de canon

Ont battu la muraille,
Et par plusieurs cantons
Ont monté à l'escalade,
Devroient avoir grand dueil
De faire tant d'alarmes;
Dans ce camp Domfronois
Je vis le long d'un bois
Bien dix mille gens d'armes.

Mais voyant leur effort
Je ne fis résistance,
Apprehendant la mort
Je fis obéissance,
Au noble chevalier
Me rendis volontiers
De face glorieuse;
A Saint-Lo m'ont mené,
Après m'ont ramené
A Paris ma haineuse.

Las je pensois trouver
De mon bon Roy la face.
La mort m'en a gardé
Ne l'ay point vu de face,
Je n'ay trouvé en cour
Que bien peu de secours
Et cruelle justice;
Dessus un échafaut
Mon chef bailler me faut
C'est mon dernier supplice.

Comtes, barons, marquis,
A moy prenez bien garde,
L'honneur que j'ay acquis
Ma mort point ne retarde,
Quand penserez à moy
Juges serez pour vray

Qui vous donne à connoistre,
Qu'il ne faut point vouër
Encore moins jouër
Jamais contre son maître.

CHANSON DÉPLORABLE

D'UN NOUVEAU MARIÉ QUI A PERDU SA FEMME LE PREMIER JOUR DE SES NOPCES.

Sur le chant : *Qui boit bon vin.*

Si vous voulez un peu prester l'oreille
Je vous feray escouter la merveille,
Qui arriva à un pauvre amoureux
Trop malheureux.

On luy donne une fort belle fille
Belle de corps et de façon gentille,
Pour apaiser les desirs langoureux
O malheureux.

Le jour venu qu'on fait le mariage
Il esperoit avoir son pucelage,
Mais elle fut enlevée à ses yeux
O malheureux.

Comme il servoit le présent de sa nopce
On enleva sa femme en un carosse :
Lors il pensa se crever les deux yeux
O malheureux.

Il fait un bruit, et s'écrie sur l'heure
Si haut, si fort, que l'on pense qu'il meure

Ou bien qu'il chet en quelque abysme creux,
O malheureux.

Ah ! je suis mort. Ma femme ils ont ravie
Mais je l'auray d'amour ou de furie,
Deussez-ie aller de terre jusqu'aux cieux
O malheureux.

Alors chacun de ses parents met peine
De la chercher, mais l'esperance est vaine,
Celuy qui l'a, la cache encore mieux.
O malheureux.

Il est six mois, et six mois davantage
A la chercher, et comme il perd courage,
Elle revient un jour devant ses yeux.
Qu'il est heureux.

Lors il la prend, il l'embrasse à plein foye,
Il est ravy et tout remply de joye,
Encore il croit qu'il est très bien heureux.
Sot amoureux.

D'où venez-vous, m'amie bien trouvée.
Amy je viens d'une étrange contrée
Où il faisoit plus qu'ici ténébreux.
Sot amoureux.

J'ay tant couru, je suis si fort lassée,
De mille coups j'ay été enfoncée
Dedans un bois, entre deux loups affreux.
Sot amoureux.

Las il faut bien vous traiter ma mignarde,
Vous bien nourrir, puis qu'estes en ma garde,
Car vous estes celle que j'ayme mieux
Que mes deux yeux.

Que ce bon corps est heureux je vous prie
Qui jamais n'eut aucune jalousie
Et qui jamais n'a vescu sans soucy
De tout ennuy.

Qui luy causa encore plus de joye
C'est qu'elle avoit aussi de la monnoye,
Qu'elle gagna au jeu de son mestier
En ce quartier.

CHANSON

D'UN AMANT ET DE SA MAITRESSE.

Sur le chant : *Adieu, ma belle, je m'en vais.*

Ce fut un dimanche au matin
Qu'un amoureux de grand' caresse,
S'oublia dedans le destin
Qu'il avoit fait à sa maîtresse.

Pardevant que de s'en aller
Pour chercher l'honneur aux armées,
Son congé il vint demander
A sa très-chaste bien-aimée.

Adieu, ma belle, je m'en vais,
Que vous laisseray-je pour gage,
De vous épouser cette fois
Mon cœur n'en a pas le courage.

La belle ces discours oyant,
Elle y tomba toute pamée,

En luy disant mon cher amant
M'avez-vous sitost délaissée.

Non, mais cela n'empesche pas,
Mon petit cœur que je ne t'ayme,
Quittons, quittons ces discours-là,
Et puis nous embrassons sans peine.

Mon cœur n'est pas de diamant,
Ny de marbre, ny d'acier mesme;
Tu en as un, ô traistre amant,
Je vois bien que point tu ne m'ayme.

Quand tu étois mal disposé
Tu me faisois mille caresses,
Ayant recouvert ta santé
Tu as pris une autre maîtresse.

Ma mie c'est la vérité
Autrefois j'aimois une brune.
Je ne m'y suis point arresté
Car son humeur trop m'importune.

Tu vois que l'esté est passé,
Voicy l'hiver où l'on regrette,
Les pertes du temps compassé,
J'auray ailleurs d'autre amourette.

Ah! si j'avois trouvé épars
Quelqu'un qui voulut se combattre,
Je mettrois tost le pourpoint bas,
L'épée au point pour vous folastre.

Mes folies ont perdu leur temps,
Allez passer vos jours en guerre,
L'object de tous vos passetemps,
On fait que vous n'y gagnez guère.

Celuy qui a fait la chanson
Un amant assez délectable,
S'estimant plus fort qu'un Samson
Ayant les pieds dessous la table.

CHANSON CONSOLATOIRE

POUR LES SERVANTES DE PARIS (33).

Sur le chant : *De Fougères sont mes gens.*

Ne parlons plus de la Saint-Jean,
  Servantes je vous prie,
Nos maîtresses sont en tourment,
Ne parlons plus de la Saint-Jean
Et nos maîtres ne sont contens
  Que nous fassions sortie ;
Ne parlons plus de la Saint-Jean,
  Servantes je vous prie.

L'édict du Roy y est patant,
Ne parlons plus de la Saint-Jean,
Et la cour le vérifiant
  Nous ferions grande folie,
Ne parlons plus de la Saint-Jean
  Servantes je vous prie.

Si nous n'avons bien fait cy devant
Ne parlons plus de la Saint-Jean
Faisons mieux en continuant
  Nous ne serons haïes.
Ne parlons plus, etc.

Si nous devions servir trois ans
Ne parlons plus de la Saint-Jean,
Cela nous ennuyroit pourtant,
La Toutsaint nous deslie
Ne parlons plus, etc.

Et lors n'ayant contentement
Ne parlons plus de la Saint-Jean,
Nous pourrons aller librement
Où le gain nous convie.
Ne parlons plus, etc.

Au lieu de nous donner bon temps
Ne parlons plus de la Saint-Jean,
Il faudra pleurer nos parens
A notre départie.
Ne parlons plus, etc.

Tout est sujet à changement
Ne parlons plus de la Saint-Jean,
Nous faisions si gaillardement
Ce jour là chère lie.
Ne parlons plus, etc.

Nos amoureux sont mal contens
Ne parlons plus de la Saint-Jean,
Que nous allions voir tous les ans,
J'en suis la plus marrie.
Ne parlons plus, etc.

Il y en a bien plus de cent
Ne parlons plus de la Saint-Jean,
Qui disent elles prennent vent
Qu'elles feront folie.
Ne parlons plus, etc.

Pour quoy j'ai fait un bon serment
Ne parlons plus de la Saint-Jean,
De ne me marier de l'an
S'il ne m'en prend envie.
Ne parlons plus, etc.

Cette chanson est de Vathan (34)
Ne parlons plus de la Saint-Jean,
Composée nouvellement
Près de la boucherie.
Ne parlons plus, etc.

Celle qui l'alloit composant
Ne parlons plus de la Saint-Jean,
Fille est de grand entendement
Je vous jure ma vie.
Ne parlons plus de la Saint-Jean,
Servantes je vous prie.

CHANSON MÉMORABLE

CONTENANT LE RÉCIT DU VRAY COMBAT GÉNÉRAL D'ENTRE LES ARMÉES SUÉDOISES ET IMPÉRIALES, DONNÉ PRÈS LA VILLE DE LUTZEN, A DEUX LIEUES DE LEIPSIC, LES 15, 16 ET 17 NOVEMBRE 1632, OU LES SUÉDOIS FIRENT TRIOMPHER LEUR ROI MORT EN CETTE BATAILLE, QU'ILS GAGNÈRENT FAISANT GRAND CARNAGE DES IMPÉRIAUX, POUR VENGER SA MORT.

Sur le chant : *Béni soit l'œil noir de madame.*

Fiere Cloton (35) ingrate et laide
Tu as donc au Roy de Suède (36)
Tranché le fil de ses jours!
Tu as mis son corps dans la tombe

Mais malgré toy dedans le monde
Son beau nom revivra toujours.

Pleurez, pleurez, braves gens d'armes,
Puis qu'un Mars dedans les alarmes
Est mort tout couvert de lauriers,
Du moins il emporte la gloire
Des triomphes de la victoire
Par dessus les plus grands guerriers.

Le Roy de Suède s'irrite,
Voyant les Impérialistes
Se joindre ensemble chaque jour,
Ne sachant ce qu'ils vouloient faire
Trouva des lors fort nécessaire
Se retrancher devant Naumbourg (37).

C'étoit attendre l'arrivée
Du Duc de Saxe et son armée (38)
Qui le venoit fortifier;
Le Papenheim (39) venant à craindre
Qu'aux Suédois ne s'allât joindre
Se résolut de l'empecher.

Son fier dessein point n'est changé,
Qui causa un combat étrange
Qui dura trois jours accomplis;
Mais par avant le Duc de Saxe
Avec dix-huit mille hommes passe
Tout au travers des ennemis.

Malgré la force impériale
S'étant joints d'ame martiale
Les Saxons et les Suédois :
Au combat l'ennemy s'apprete
Le bruit des tambours et trompettes
Leur fit endosser le harnois.

Or le seizième de novembre,
Les deux armées sans attendre
D'un courage très martial,
Echauffé dedans l'escarmouche
Après avoir mis balle en bouche (40)
Livrent le combat général

Ce puissant Roy, ce grand monarque,
Sans avoir cuirasse ni casque
Cuissarts, gantelets ni plastrons,
Au plus fort de cette bataille
Chamailloit (41) d'estoc et de taille
A la tête des bataillons.

Mais hélas ce cœur invincible,
Ce Roy généreux au possible
Deux balles luy perçant le corps,
L'autre le bras, ne tarda guère,
Au grand regret des gens de guerre,
De trébucher au rang des morts.

Après ce funeste carnage
L'on vit paroitre le courage
Du grand Duc Bernard de Weimar,
Qui sachant la triste nouvelle
De la mort de son Roy fidelle
Jura le vanger tost ou tard.

Cette résolution prise
Dans une si belle entreprise
S'offrirent tous les Suédois,
Entre eux acquirent les louanges
Deux fortes nations étranges
Qu'on nomme Lappois et Finois (42)

Le lendemain ces deux armées,
L'une contre l'autre animées,

S'entrechoquerent rudement;
Leur canons faisant les tonnères,
Que l'on eut jugé que la terre
Devoit s'ouvrir à tout moment.

Les coups tombant comme la grelle
Les Suédois défont une aile
De l'armée de l'Empereur (43);
Qui d'un pas confus prompt et vite,
Tache à se sauver par la fuite
Voyant de ce Duc la fureur.

Ses gens adonnés au carnage
Remplis de vengeance et de rage,
Suivoient l'ennemy plein d'effroy;
Sans cesser toujours de combattre,
Tuer renverser et abattre
Pour vanger la mort de leur Roy.

Dans cette sanglante défaite
Les ennemis voyant la perte
De Papenheim prince vaillant,
Sont contrains laissant leur bagage,
Armes canons et equipage,
De lever le camp promptement.

Les Suédois remplis de gloire,
D'avoir remporté la victoire,
Poursuivent leurs ennemis;
Les couchant dans la sépulture
Mais arrivant la nuit obscure
Le reste en sauveté fut mis.

Bref on tient qu'il est mort en somme
Dans ce combat quinze mille hommes
De l'armée de l'Empereur;
Des Suédois quatre ou cinq mille,

Sans la perte de cet Achille
Leur Roi des mutins la terreur.

Cette Reine si désolée (44)
Dans son veuvage est consolée
Des Ducs de Saxe et Lunebourg (45)
Qui lui promettent l'assurance,
De tirer bientot la vengeance
De la mort de son cher époux.

Puis qu'on ne peut donner remède
Au trépas du Roy de Suède
Des François l'amy des amis,
Au moins dedans la tombe noire
Ce Roy a remporté la gloire
D'avoir vaincu ses ennemis.

PRONOSTICS VÉRITABLES

POUR CETTE ANNÉE OU POUR UNE AUTRE, MISES EN MUSIQUE PAR UN CHANTEUR DU PONT NEUF, ET DILIGEMMENT CALCULÉS PAR UN ASTROLOGUE DE LA SAMARITAINE.

Sur le chant : *Je suis l'honeur des beaux esprits.*

Messieurs je n'ay rien que de beau
Je vends des choses nonpareilles,
Almanach, almanach nouveau
Qui prédit de grandes merveilles.

Pour l'an mil six cent trente-cinq,
Il nous pronostique sans doute
Que le mal ne sera pas sain,
Les aveugles ne verront goute.

Nous aurons chaque an douze mois,
Autant de mois que de fournées
Et depuis Noël jusques aux Rois
L'on verra changement d'années.

Nous aurons moins de vin que d'eau
Souvent les nuits seront obscures,
S'il pleut, il ne fera pas beau,
S'il gèle, il fera grand' froidure.

Plusieurs bourses s'éclipseront,
Dedans les marchés et les hales,
Et les femelles coucheront
Cette année avec les mâles.

S'il fait chaud nous n'aurons point froid,
Selon le cours des sept planetes
Et se verront en maint endroit
Plus de trompeurs que de trompetes.

Aucuns dedans Paris mourront
D'une maladie griève
Dont la plus part trépasseront
Dans le beau milieu de la Grève.

L'almanach dit qu'en plusieurs lieux,
Les pauvres ne seront pas riches,
Et que les avaricieux
Seront ingrats, vilains et chiches.

Il fera du vent sur la mer
Pour le moins autant que sur terre,
Et si la paix vient à manquer
Nous pourrions bien avoir la guerre.

Que de jambons se rotiront
L'hyver de la présente année,

Que de bons Jeans se chaufferont
Dans le coin de la cheminée.

Les maquereaux s'achetteront
Comme les choses bien exquises
Les vendeuses les cacheront
Entre leur chair et leur chemise.

En janvier fevrier et mars
Beaucoup de gens feront parties,
Pour aller tirer aux canards
Qui ne prendront que des roupies.

Au preintemps le grand mal des yeux
Sera bien contraire à la vue :
En cette saison les gouteux
Ne pourront courir par les rues.

Les cathares procèderont
Plutot du chef que du derrière,
Et les puces voltigeront
Sur les cotes des chambrières.

Les sourds au mois de fevrier
Auront de la peine à entendre,
Ceux qui mourront en janvier
N'auront plus de mal en septembre.

Les boiteux ne sont guère droit,
Le preintemps l'été ni l'automne
Et l'hiver, si le vent est froid
Ce sera grand hasard s'il tonne.

Bref mes pronostics sont certains
Je predis la mort et la vie,
Il n'est pas jusqu'aux Quinze-Vingts
Qui de me voir n'ayent envie.

LA RÉJOUISSANCE DE GIRARD

SUR L'ACCOUCHEMENT DE SA FEMME, LE PREMIER JOUR DE L'AN, DE TROIS GARÇONS, QUI ONT PARLÉ, DANSÉ, BEU ET MANGÉ, SITOST QU'ILS ONT ÉTÉ NÉZ.

Sur le chant : *Je lui demanday son nom.*

Oh heureuse journée,
De ce premier jour de l'an,
Car ma femme est accouchée
De trois beaux petits enfants;
Tous d'agréable façon,
Bon, bon, bon,
Tous d'agréable façon,
Et sils sont tous trois garçons.

D'une joyeuse manière,
Aussitot qu'ils furent néz,
Dirent Girard notre père
Donnez nous à déjeuner;
Chair pain et vin a foison,
Bon, bon, bon,
Chair pain et vin a foison
Après a vous parlerons.

Le premier me dit mon père
Ecoutez moy, s'il vous plait,
Car sans aucun vitupère,
Vous veus dire un plaisant trait;
Très veritable et très bon,
Bon, bon, bon,
Très véritable et très bon,
Je crois que nous en rirons

Car ma mère Marguerite.
M'a dit que quand nous faisiez,
Sur le cul d'une marmite
Sans cesse vous lui disiez,
Mon cœur faisons des garçons,
Bon, bon, bon,
Mon cœur faisons des garçons,
Qui soient blancs comme un chaudron.

Le second en grand colère
Lui a répliqué tout court.
Vous vous abusez mon frère
Car c'étoit sur notre four
Qu'on sonnoit le carillon.
Bon, bon, bon,
Qu'on sonnoit le carillon,
Au son de quatre jambons.

Le troisième dit je jure
Vous avez tous deux menty
Car ma foy je vous assure
Que ça été deux outils
Un mortier et un pilon,
Bon, bon, bon,
Un mortier et un pilon,
En guise de forgeron.

Girard oyant la dispute
Et débat de ses enfans,
Fit apporter une flute
Dont il les va accordans,
Les faisant dancer au son,
Bon, bon, bon,
Les faisant dancer au son,
Tout autour de la maison.

Marguerite en diligence,

Accourut voir que c'étoit,
Contemplant notre cadence
De joye si fort rioit,
Qu'elle chut a reculons,
    Bon, bon, bon,
Qu'elle chut a reculons,
Faute de ses cours talons.

Doucement je la relève,
Lui demandant par douceur
Vous survient il quelque fievre
Confessez le moy, mon cœur;
Bon ordre nous y mettrons,
    Bon, bon, bon,
Bon ordre nous y mettrons,
Entrons dans notre maison.

Nenny Girard, me dit elle,
Depuis peu je ne sens rien,
Je vous apporte nouvelle
Qu'il faut avoir des parains,
Et maraines par raison,
    Bon, bon, bon,
Et maraines par raison
Pour les nommer sur les fons.

Marguerite ma mignonne
J'ay donné bon ordre a tout,
J'ay eu des poires et des pomme,
Et plusieurs pieces de four
Le biscuit et macaron,
    Bon, bon, bon,
Le biscuit et macaron
Pour faire colation.

Allons donc en diligence
Appreter tout ce qu'il faut,

Car toute notre assistance
Viendra sans faire défaut;
Cessons nos discussions
Bon, bon, bon,
Cessons nos discussions
Puis nous nous rejouirons.

CHANSON PLAISANTE

D'UNE FILLE QUI A PLUSIEURS AMOUREUX.

Sur le chant de *Jaquet*.

Fille qui soit sous les cieux
N'a plus que moi d'amoureux,
De plus de trente j'etais
Fort chairie et aimée
O, amour tu me feras
Mourir cette journée.

Un meunier de Vaugirard
Dessus un ane a cheval
L'autre nuit en me baisant
M'a toute enfarinée,
O, amour, etc.

Je ne voudrais pas changer
Un beau jeune boulanger,
Si non qu'il faut beluter
Le long de la nuitée
O, amour, etc.

Un bon compagnon tailleur
Me vint voir aussi d'ailleurs,

Son aiguille par malheur
 En cousant m'a piquée.
O, amour, etc.

Aussi un plaisant boucher
Veut bien de moi s'approcher,
Mais je n'aime point la chair
 Cuite ny fricassée.
O, amour, etc.

J'aimois du tout un couvreur
Mais j'ay songé dont j'ay peur
Qu'il feroit sur les maisons
 Des gambades frisées.
O, amour, etc.

Un chirurgien courtois
Me vient visiter parfois,
Volontiers je l'aimerois
 Mais je crains la saignée.
O, amour, etc.

Un charpentier sur sa foy
Dit n'aimer d'autre que moy,
Mais je crois qu'en divers trous
 Sa cheville est entrée.
O, amour, etc.

D'épouser un chandelier
Mon cœur ne le peut porter
Sa chandelle m'aniant
 Je serais engraissée.
O, amour, etc.

J'aimerois d'amour loyal
Ce jeune beau maréchal
N'étoit que de son marteau

Je crains d'etre éveillée.
O, amour, etc.

Si j'épouse un savetier
C'est un trop sale métier
Car il tire avec les dents
La savatte embrenée.
O, amour, etc.

A la fin j'ai tant choisi
Que j'ay un gentil mary,
Qui sait faire tous métiers
Que l'on fait a l'année.
O, amour que tu me plais
D'etre aussi mariée.

CHANSON NOTABLE

SUR L'EMPRISONNEMENT DE FEU MARÉCHAL DE BYRON (46).

Qui veut ouyr chanson,
Une chanson funeste
Faite dedans Paris
Dans Paris la grand' ville
De Biron misérable,
Qui avoit entreprins
Tuër le Roy et la Reyne
Et le prince Dauphin.

Le Roy fut averty
Par un de ses gens d'armes
Qui s'appelle La Fin (47),
Capitaine des gardes

En luy disant mon prince,
Sire sans dire mot
Se fait une entreprinse
Contre vous a grand tort.

Cinquante mille écus
J'ay refusé de gage,
Du Roy des Espagnols
Pour luy livrer passage,
Que voulez que je fasse
Sire, dites le moy,
Car sans votre licence
Jamais ne le ferois.

Le Roy a répondu
En riant de colère,
En parlant à La Fin
Rapportant la nouvelle,
Prends-les, je te supplie
De moy auras autant,
Seras riche en ta vie
Et tu vivras content.

Lors le soldat s'en va
Pour recevoir sa montre (48)
En son chemin trouva
Biron avec grand nombre.
Lors le soldat retourne
Au Roy sans dire mot
Voicy venir la Pierre (49)
Qui vient faire le coup.

Lors Biron est entré
Tout droit dedans la chambre
Le Roy a rencontré,
Qui soudain luy demande
Biron de quoy te vante?

Sire de vous jouer
Mille doublons d'Espagne
Que je viens de gagner.

Le Roy a répondu
En riant de colère,
Le Roy a répondu
Animé de colère,
Va t'en trouver la Reyne
Elle te les joüera;
Car le bien de ce monde
Bien peu te durera.

Sitot qu'il fut entré
Le grand prévost s'avance,
Qui lors, a pris Biron
Par sa belle main blanche,
En luy disant mon prince,
Ne soyez point faché
Si dedans la Bastille
Vous fais venir coucher.

Il fut deux ou trois jours,
Quelque peu davantage,
Sans y avoir secours
Des seigneurs ny des dames,
Si non de la justice
Faisant les ignorans
En luy disant, mon prince
Qui vous a mis céans?

Biron a répondu
En riant de colère
Biron a répondu
Par colère amère,
C'est le Roy et la Reyne
Que j'ay longtemps servy,

Et pour ma récompense
Me veulent faire mourir.

Dites encor un mot
Biron je vous supplie,
Dites encor un mot
Sans estre en fantaisie,
Le Roy aussi la Reyne
Y estoient ils comprins?
Non non chose certaine
Ny le prince Dauphin.

Las! j'ay eu le renom
Avec la hardiesse,
Estant dans le Piedmont
En montrant ma prouesse,
Plusieurs arquebusades
Ne m'ont fait aucun tort,
Pour toutes ces parades
Me faut souffrir la mort.

CHANSON

OU RESPONSE D'UNE DAMOISELLE, SUR LA MORT DE MONSIEUR DE BIRON.

Sur le chant : *Dites-moy, belle bergère, que vous dit ce bœuf.*

Dites moy mademoiselle,
Que vous dit ce cœur,
Monsieur je n'y pense guère
Qu'à mon serviteur.
Dites mademoiselle

Avez vous un amant.
Ouy ma foy me dit elle
Que j'ayme extremement.

Dites moy mademoiselle
Ou est il allé
Vostre serviteur fidelle
Qu'avez tant aymé?
De Paris la grand' ville
Le Roy si la mandé,
C'est pour une entreprise
Dont il est accusé.

Dites moy mademoiselle
Que vous donna t-il,
Que vous donna pour estreine
Alors qu'il partit?
Ma foy mon gentilhomme
Cotillon de velours,
Cent aunes de tavelle (30)
Pour mettre a l'entour.

En disant cette parole
Le page arriva?
Or ça dites moy donc page
Qu'elle nouvelle y a?
Portes tu des nouvelles
De mon cher serviteur,
Ouy, dit il, madame
Qui navreront le cœur.

En disant cette parole
Le cœur lui faillit;
Or sus donc mademoiselle
Priez Dieu pour luy;
Car son ame piteuse
S'en va en paradis

Et sera bien heureuse
Priant pour ses amis.

Dites moy mademoiselle
Comment avez nom,
En cette ville on m'appelle
Dame de Biron;
Or sus mademoiselle
Il faut changer de nom,
Et en prendre un autre
Qui ait plus de renom.

Ayant donc mademoiselle
Ayant le renom,
D'avoir une place telle
Qu'avoit de Biron.
Nous aurons souvenance
De la grande amitié,
Ou avions espérance
Vous voyant par pitié.

Monsieur toutes vos richesses
Ne m'abusent point
Ny mon esprit de promesses
Ne se leure point,
Voyant tant de finesses
Aux hommes maintenant,
Avec tant de promesses
Et ce n'est que du vent.

Dites moy mademoiselle,
Tenez vous ce point
Mon amour est trop fidelle
Ne variant point :
Las! tenez moy pour vostre,
Et m'aimez aussi fort,

Comme vous faisiez l'autre
Qui a souffert la mort.

Monsieur vos belles promesses
Me crevent le cœur,
Moyennant qu'elles soient telles
Dedans vostre cœur,
Je vous reçois pour maistre
Et pour loyal amant,
Vous promettant d'y estre
A vous parfaitement.

Croyez donc mademoiselle,
Vous promets la foy
De vous estre si fidelle,
Que direz de moy,
Avec toutes louanges
J'ay un bon serviteur,
Et le veux en echange
Car ce m'est un bonheur.

CHANSON BACHIQUE

OU DISCOURS TENUS AU CABARET, SUR LES NOUVELLES DE LA GUERRE.

Puisqu'on voit dans les armées
Le grand monarque françois
C'est une chose asseurée
Qu'aurons le pays d'Artois (31)
Prenons le verre à la main
Sous l'estandart de Bachus,

Si nous sommes bons gens-d'armes
Les Espagnols sont vaincus.

On dit partout que l'Infante (32)
Fait armer de toutes parts,
Quant à moy c'est mon attente
Que nous aurons leurs remparts;
Les Flamans, les Bourguignons,
Et les Valons sont détruits,
Compagnons prenons nos verres
A la santé de Louis.

Pensent ils prendre Péronne,
La Capelle et Saint-Quentin?
Cette engeance trop félonne
Se verra bientot à fin :
Car la bierre des Flamans
N'a pas assez de vigueur;
François vuidons les bouteilles
Beuvons toujours de meilleur.

Si le prince de Lorraine (33)
Est aussi pour l'empereur
C'est une chose certaine
Qu'il devroit bien avoir peur?
Car nous irons à l'assaut
Aux murailles de Nancy;
Vuidons les pots et les pintes,
Beuvons enfans sans soucy.

Les électeurs de l'Empire
Se sont aussi révoltés,
L'empereur aura du pire
Assailly de tous cotez
Par le Roy de Danemarc (34)
Et le Roy des Suedois (35) :

Allons y tous à puissance
Tirons tous braves François.

Or sus françoise noblesse
Suivons partout notre Roy,
Faisons voir notre prouesse
A l'Espagnol plein d'effroy,
Il a deja ouy tonner
Notre foudroyant canon,
Généreux prenons les armes
Il faut vuider le flacon.

AIR DE COUR

Pour eslever des autels à Florinde
Je ne veux pas oublier ma Clorinde;
C'est elle seulement que j'aime constamment
Son empire se peut dire mon élément.

Le ciel le veut; pour ce que ma pensée
D'un plus beau trait ne peut estre blessée :
Aussi ne croy je pas que devant mon trépas
Il arrive qu'on me prive de ses appas.

Plus on la tient à mes yeux séparée
Plus à l'aimer mon ame est préparée.
Adorant sa prison malgré cette raison
Trop sévère, qui diffère ma guérison.

Chaste beauté, Déité de mon ame,
N'estime pas que j'etaigne ma flame;

Cinq cents fois chaque jour en cet excès d'amour
Je demeure jusqu'à l'heure de ton retour.

CHANSON PLAISANTE

DU MARIAGE DE JEAN L'IGNORANT ET DE MARGOTON LA DOCTE,
QUI SE RELEVA PUCELLE LA PREMIÈRE NUIT DE SES NOPCES.

Sur le chant des *Mariés*.

Messieurs ayez mémoire
S'il vous plaist d'écouter,
Une plaisante histoire
Qui se doit raconter,
D'une jeune épousée
Au jeu d'amour rusée
Qui chantoit pour fredon
Héla Jean, héla Jean,
Héla Jean, héla don.

La nuit estant venue
Margoton court au lit
Ou Jean la voyant nue
Aupres d'elle se mit;
Et sans faire autre chose
Le lourdaut se repose
Sans baiser Margoton
Héla Jean, etc.

Va va dit elle infame
Tu n'avois pas besoin,
De chercher une femme
Pour n'en avoir pas soin,

Tu dors quand il faut faire
La chose nécessaire
La paix de la maison,
Héla Jean, etc

Faut que tu me caresse
Ou tu n'as pas d'esprit,
Suis je pas ta maitresse
N'es tu pas mon mary,
Si tu fais tant la beste
Je mettray sur ta tete
Les armes d'Actéon,
Héla Jean, etc.

D'une sorte bien prompte
Jean vint à s'excuser,
Disant qu'il avoit honte
Et n'osoit la baiser;
A la fin ce dadouille (56)
L'approche et la chatouille,
Luy baisant le menton,
Héla Jean, etc.

Je veux que l'on me tonde
Si dessous le soleil,
Et dans l'enclos du monde
L'on a vu ton pareil;
Si sot et qui ne sache
Ce qu'une fille cache
Dessous son cotillon,
Héla Jean, etc.

Jamais avec les filles
Je n'ay pris mes ébats
Soit à jouer aux quilles
On cache bientu l'as;
Mais dites moy de grace

Ce qu'il faut que je fasse
Donnez moy ma leçon,
Héla Jean, etc.

Il faut que je te die
Que j'ay bien mal au cœur
Que tu ne remédie
A ma grande douleur
N'as tu pas le courage
De loger dans ma cage
Ton perroquet mignon,
Héla Jean, etc.

Par la morbleu j'enrage
D'entendre ce caquet
Vous n'avez point de cage
Ny moy de perroquet
C'est que vous voulez rire
Expliquez votre dire
Que sert tant de façon?
Héla Jean, etc.

Enfin cette pucelle,
Tout comme je le suis,
Saute dans la ruelle,
Pour vestir ses habits;
Protestant en colère
De faire cette affaire
Qu'on fait delà les ponts,
Héla Jean, etc.

Filles soyez plus fines
Écoutez nos raisons,
Ne vous fiez aux mines
D'un nombre de garçons,
Beaucoup d'entre les hommes,

Ont les façons très bonnes
Mais leur jeu n'est pas bon;
Héla Jean, héla Jean,
Héla Jean, héla don.

CHANSON AMOUREUSE

Baise moy ma Jeanneton
Baise moy ma mie
Que je touche ton téton,
Que je le manie;
Tes cheveux entre mes doigts
A l'ombrage de ces bois,
Là que je te baise,
Mon cœur à mon aise.

Monsieur tirez vous en lay
Que voula vous faire
No vous voula pas baisai
Que diria ma maire :
Yo sey trop pauvre por vous
Il vous faut estre amoureux
D'une damoiselle
Qui seria plus belle.

Jeanneton je t'ayme mieux
Qu'une damoiselle,
Car la beauté de tes yeux
M'est plus naturelle.
Baise moy autant de fois
Qu'il y a de feuille au bois.

D'herbe fleurie
Dedans la prairie.

Vous ne vous tiendra jamais
Si un coup vous baise,
Demanda qui comé moy
Por chercha votre aise,
Et peu hélas vous diria
Si un coup me besaria,
Que por una filia
Seria trop facilia.

Je te jure sur ma foy,
Mon cœur, que je t'aime,
Tu te peux fier à moy
Autant qu'à toy mesme,
Je n'en parleray jamais
Au contraire désormais,
J'auray du silence
Pour ma penitence.

Peu que vous soy si discret
Je vous voulon craire,
Ne seia si indiscret
De tourna redere :
Por vóus donna un baisa
Ne voulia vous refusa,
Mais prenia en trenta
Si un no vous contenta.

Or ça vien donc mon soucy
Baise moy, mignone,
Puisque nous sommes icy,
Que rien ne t'etonne :
Sur ce verdleton preintemps
Il te faut passer le temps

Ça que je t'embrasse
De fort bonne grace.

Monsieur tirez vous en lay
Que voula vous dire
Vostre baisa me deplay,
Vous y diou sans rire
Certes vous moqua de ma,
Par ma fay, m'en vau creda
Mon paire et ma maire
Si me facha gaira.

Ne crie pas Jeanneton
Que tu es mauvaise
Que je touche ton teton
Ou que je le baise :
Baise moy tant seulement
Car c'est mon contentement
De baiser sans cesse
Ma chere maitresse.

CHANSON D'AMOUR

A LA LOUANGE DES BRUNES.

Sur le chant : *Dois-je accuser son jugement !*

Un jour étant dans le dessein
De faire une maitresse
Philis me découvrant son sein
Me vint faire caresse ;
Mais les brunes ont des appas
Que les autres beautés n'ont pas.

Je luy allois offrir mes vœux
Mon service et ma vie,
Mais la rousseur de ses cheveux
M'en fit perdre l'envie
Car les brunes, etc

Mon cœur était trop arrété
Dans les yeux d'une blonde,
Mais elles n'ont point de beauté
C'est une erreur du monde
Car les brunes, etc.

Je trouvay seule dans ce pré
La belle Parthenice :
Mais elle n'est pas à mon gré
Le noir est mon supplice
Et les brunes, etc.

Rencontrant Cléonice encor
Pour qui chacun soupire,
Sa tresse jaune comme l'or
Ne m'empescha de dire
Que les brunes, etc.

Aminthe seule aura l'honneur
D'une telle victoire,
Son œil brun sera mon vainqueur
Et diray pour la gloire
Que les brunes ont des appas
Que les autres beautez n'ont pas.

CHANSON PLAINTIVE

SUR LES CRUAUTÉZ DE L'AMOUR.

Dy nous, volage amour,
Dy nous si quelque jour
Finiront nos maux;
S'il faut toujours souffrir
Sans espoir de sortir
De ces travaux.

Belle, c'est contre vous,
Que tout nostre courroux
Se verra tourné;
Car vous avez appris
A l'enfant de Cypris
Sa cruauté.

Ce sont là de vos traits
Vous perdez vos attraits,
Et recevez part
En ce cruel amour
Qui vous mettra un jour
Mesme au trespas.

Vous m'accusez à tort,
Et me donnez la mort,
Car ce n'est pas moy,
C'est plutot cet enfant,
Qui s'en va triomphant
De vous et moy.

Nos soupirs et nos pleurs
Et nos justes clameurs
 Ont comblé les cieux :
As tu point d'amitié ;
Es tu seul sans pitié
 De tous les Dieux.

Nous sommes sans espoir
Sans attente de voir
 Achever nos maux ;
Le fil d'un doux contant
Sera l'achèvement
 De nos travaux.

Je l'aime sans mentir,
Et n'en ay peu jouir,
 D'ennuis je mourray ;
Cette belle a appris
A l'enfant de Cypris
 Sa cruauté.

CHANSON AMOUREUSE

EN FORME DE BALET.

Ma belle mon soucy,
Qui me voyez ainsi,
Par cruauté le cœur transis ;
 Hélas ! je meurs
 Plein de douleurs,
 Par vostre amour
Que j'adore nuit et jour.

Je n'ay jamais pensé
A vous rendre blessé :
Mais l'amour vous rend insensé
Par le poison
De son brandon
Et de ses traits
Dont nous sentons les attraits.

Non, non, ma belle non,
Ce n'est point Cupidon,
De ses traits ni de son brandon,
Ce sont vos yeux
Trop radieux.
Dont la beauté
A ravy ma liberté.

Je sais bien que mon œil
Brillant comme un soleil,
Ne peut rencontrer son pareil;
Dans un miroir
On a pu voir,
La chasteté
Mais non pas la cruauté.

Et bien si la rigueur
Règne dans votre cœur
Faites au moins cette faveur;
De m'octroyer
Et m'accorder,
Tous mes desirs
Et mes amoureux plaisirs.

Sachez que je ne puis
Quoique soyez epris,
Rendre contents vos desirs;
Retirez vous

Ce n'est pour vous
Ma chasteté,
Que j'ay si longtemps gardé.

Ma belle excusez moy,
Ne soyez en émoy,
Je vous jure et promets la foy,
Que je seray
Tant que vivray,
Sage et discret
A garder votre secret.

Vous estes sans amant
De m'aller demandant
Choses qui vous importent tant :
Car vous chercher
Et pourchasser
Comme un trompeur,
A me mettre en deshonneur.

Malgré tous vos propos
Vous n'aurez de repos
Ou vous irez voir Atropos;
Sois par douceur
Ou par rigueur
De mon tourment
J'auray quelque allegement.

A l'ayde mes amis
Venez moy secourir,
Cet importun me fait mourir :
Hola hola,
Laissez cela,
Je crieray
Ou sur vous je frapperay.

Vous avez beau crier

Et beau vous tourmenter
Vous ne me sauriez échaper;
J'accomplirai
Sans nul délay
Dedans ce jour
L'agréable fruit d'amour

Je scay que les amants
Ne manquent en nul temps,
De beaux discours, ny de serments,
Pour decevoir
Et mieux avoir
A leurs amours,
Des pucelles tous les jours.

O amant déloyal,
Que tu me fais mal
De cruauté et de travail
O ravisseur
De mon honneur
Mais je t'enjoins
Surtout ne t'en vente point.

SARABANDE JOYEUSE

C'est où je vous attens,
Vous m'entendez bien, Nicole,
Après un si long temps
Vous me payez de parole ;
Ah vrayement il vaut mieux
Qu'on vous serve pour vos beaux yeux.

J'ay longtemps essayé
De dégager ma franchise
Tant tenu, tant payé,
En amour c'est ma devise :
Ah ! vrayement, etc.

A quoy bon tant de pas?
A quoy bon tant de service,
Si ce n'est pour un cas
Qui fait passer la jaunisse.
Ah ! vrayement, etc.

Vos discours n'y font rien
C'est assez me faire attendre,
Où je trouve mon bien
Il m'est permis de le prendre.
Ah ! vrayement, etc.

Vous criez au secours
Vous faites la difficile,
J'ay déjà les faubourgs
J'auray bientot la ville :
Ah ! vrayement, etc.

C'est par trop disputer
C'est trop faire l'inhumaine
Je ne veux plus contester,
Par mes mains payer ma peine ;
Ah ! vrayement, etc.

Je vous tiens maintenant
Ne faites point la farouche,
Car je veux incontinent
Que nous baisions bouche à bouche;
Ah ! vrayement, etc.

Ce baiser est bien doux

N'est-il pas vray ma pensée;
Ah! mon cœur qu'en dites vous?
Je ne vous ay pas blessée;
Il faudrait, sur ma foy mieux
Qu'on vous servît pour vos beaux yeux.

CHANSON D'ALLÉGRESSE

SUR LA RÉCEPTION DES CHEVALIERS DU SAINT-ESPRIT PAR LE ROY LOUIS XIII (57).

Sur le chant de *Chartres la jolie*.

Chantons icy la gloire
Des chevaliers françois,
Qui auront la victoire
En suivant nostre Roy;
Triomphant à la guerre
Sur toutes nations
Dans les estranges terres
Les lys ils planteront.

Le jour de Pentecoste
L'an six cent trente trois,
D'une très riche sorte
Un chacun les voyoit
Paroitre en grande gloire
Dedans Fontainebleau,
Car tout brilloit de pierres
Dans la cour du chateau.

Premier Son Éminence
Monsieur de Richelieu (58),

De Louis l'espérance
Et conseil très heureux,
Le sieur de Lavalette (59)
Cheminoient les premiers
Deux cardinaux en teste
Des autres chevaliers.

L'archevesque de Narbonne (60)
Et celuy de Paris (61)
D'une action très bonne
Y ont paru aussi :
Comme prélats d'Église
Portant sur leurs manteaux
Leur ordre sans feintise
L'archevesque de Bordeaux (62)

Le duc de Longueville (63)
Le comte de Harcourt (64)
D'une façon gentille
Cheminoient à leur tour;
Et avec ces deux princes
Ce grand comte d'Alets (65)
Aymé dans nos provinces
Et partout l'univers.

Le duc de la Tremouille (66)
Le duc de Vantadour (67)
Qui se plaisent en patroüille,
Des soldats le recour,
Et le duc de Candale (68)
Avec le duc d'Alvin (69)
Marchoient à la Royale
Tous vetus de satin.

Le duc de Lavalette (70)
Et le duc de Brissac (71)
On vit paroitre leste

En cette occasion là;
Le comte de Tonnere (72)
Avec de Vaubecourt (73),
Monsieur de Seneterre (74)
Avecque Lieucourt (75).

Des maréchaux de France,
Le maréchal d'Estré (76),
Toiras (77) plein d'asseurance
Et monsieur de Brézé (78)
Le sieur marquis de Nesle (79),
Le sieur de Pompadour (80)
Et le sieur de Noüailles (81)
Et aussi d'Arpajon (82).

Le sieur marquis de Gorde (83)
Le comte de Lanois (84),
Cheminoient en bon ordre,
Varenne (85) et du Fossez (86)
Le marquis de Bourbonne (87)
Le sieur de Polignac (88)
Le sieur de Payenne (89),
Le comte de Brassac (90).

Le marquis Daluye (91)
Et le comte de Sault (92),
D'une dextre aguérie
Avec de Pont Chasteau (93),
Saint Simon (94), Meilleraye (95)
Et le comte d'Orval (96)
Puis le comte d'Estrange (97)
Avecque Mortemart (98).

Monsieur le marquis d'Ambres (99)
Avec Frangipany (100)
Parabel (101), Mailleraye (102)
Le sieur Bentivoly (103),

Villequier (104) galant homme
Et Dupont de Courlay (105),
Tournon (106), premier en somme
Avecque Montravrel (107).

Par l'Éminentissime
Cardinal de Lyon (108)
La grand messe fut dite
Avec devotion,
Ou le Roy à l'offrande
Donna d'escus autant
Comme il porte d'année,
Puis chacun suit son rang.

Après la messe dite
Ils firent leur bonjour (109),
Les cardinaux ensuite
Le firent à leur tour,
Puis allerent en la sale
Là ou dinait le Roy
Qui d'une amour loyale
Était en bel arroy.

Après l'issue sant feinte
De leur réfection
Par Monseigneur le prince
Le comte de Soissons (110),
Furent menés aux vespres
Des chevaliers deffunts
Vestus de couleur noire
Et le Roy de drap brun.

Les cérémonies faites
Rendirent graces à Dieu
De l'honneur qu'ils reçoivent
Dans ce terrestre lieu,
Promettant pour la France

Et le Roy soustenir
De chasser l'arrogance
De tous ses ennemis.

Tremblez, tremblez monarques,
Qui vous moquez des lys,
Prenez exemple aux marques
De nostre Roy Louys;
Ainsi qu'un Charlemagne
Par la force et vertu
De lauriers et de palme,
Il sera revestu.

Prions Dieu que la France
Florisse désormais,
Sous la force et puissance
D'une agreable paix,
En conservant les princes
La Reyne et le conseil
De toutes les provinces
Criant vive le Roy.

CHANSON LAMENTABLE

D'UN MÉCHANT GARNEMENT QUI, AYANT TUÉ UNE JEUNE FILLE QUI L'AVAIT RETIRÉ DU GIBET, A ESTÉ EXÉCUTÉ INCONTINENT APRÈS.

A la claire fontaine mon amy m'a mandé
Par une lettre close que j'aille à luy parler.
Je n'iray mie
Dont j'auray grand regret,
Tout le temps de ma vie.

Quand j'apperçus la lettre et de tant loing venir (*bis*)
Lors je m'escrie,
Mon Dieu où est mon amy
Est il mort ou en vie.

Quand il fut à l'eschelle au premier eschelon
Messieurs de la justice je vous requiers un don,
S'il y a quelque fille
Qui me veut rachepter,
Elle sera ma mie (111).

Mais voici qu'une fille, doucement a parlé
Fouillant en sa bourcette cent escus a treuvé,
Tenez jeustice
Voila cent escus d'or,
Et luy sauvez la vie.

Le Bourreau le devale (112) comme il l'avait monté,
La print par sa main blanche, la meine fiancer;
Allons ma mie
Et tant que je vivray
N'aurez d'autre partie.

S'en vont parmi la ville, comme deux amoureux,
Tout chacun les regarde disant voila deux gueux :
Il les escoute
Il les entend parler,
Mais il passe tout outre.

La print par sa main blanche la mène au bois jouer,
Puis de son épée blanche la voulut massacrer.
Elle s'ecrie,
Meschant, si tu m'occis,
Tu en perdras la vie.

Hélas j'ay bien perdu mon or et mon argent,
De t'avoir racheté de la main des sergens,

De la justice
Et de dix huit archers
Du prevost de la ville.

Ce méchant l'a tuée, puis voulut s'enfuir,
Le prévost par là passant soudain le fit saisir
En diligence,
Voulant de son forfait
Réprimer l'insolence.

Alors il le condamne par jugement dernier
Que l'amande honorable il feroit tout premier
Puis sans attendre
Il seroit rompu vif
Brulé et mis en cendre.

Hélas noble assistance, la mort ay mérité,
D'avoir tué ma femme qui m'avait racheté
De la justice,
Et de tous les archers
Du prevost de la ville.

AIR DE COUR

Heureux séjour de Parthenisse et d'Alidor,
Lieux pleins d'amour et de plaisir au siecle d'or,
Quand je vous vis dans vos appas, je me perdis :
Mais toutefois mon cœur vous nomme son paradis.

Si les atraits que Parthenisse a dans les yeux,
Sont plus brillants que le soleil dedans les cieux

Alidor plus beau que le Dieu qui fait aymer.
Possède encore la voix d'un ange pour mieux charmer

Je suis épris des merveilles de ces beautez,
Mes sens d'amour et de plaisir sont enchantez,
Par un transport dont je ne puis jamais guérir
La voix de l'un, les yeux de l'autre me font mourir.

Chere Philis douce merveille de l'univers,
Unique objet de mes soupirs et de mes vers,
Pardonne moy si je me plains devant tes yeux
Car ne t'aymer c'est faire un crime devant les Dieux.

Parthenisse je te conjure par le pouvoir,
Et par le don que la nature te fait avoir,
Ne darde plus brillant tes yeux sur les mortels
Si tu ne veux qu'on sacrifie sur tes autels.

CHANSON CONSOLATOIRE

AUX HOMMES MAL MARIÉS.

Sur le chant : *En quel désert, en quel bois plus sauvage*, etc.

Si tu te plains que ta femme est trop bonne
L'ayant gardé trois semaines en tout,
Attens un an et tu perdras à coup
L'occasion de t'en pleindre à personne.

Mais si elle est malicieuse et fière,
Par mon conseil ne l'en estime moins,
Je prouveray tousjours par bons témoins
Que la meschante est bonne ménagère.

Si par nature elle est opiniatre
Commande luy toutes choses à rebours,
Et tu sera servy selon le cours
De ton dessein sans fraper, ny sans batre.

Si au bourbier menteur elle se plonge,
Croy le rebours de ce qu'elle dira,
Et tu verras qu'elle te servira
De verité pensant dire un mensonge

Si elle dort la grasse matinée,
C'est ton profit, d'autant qu'elle n'a pas
Tel apetit quand on vient au repas
Et son dormir luy vaut demy-disnée.

Si elle fait la malade par mine,
Va luy percer la veine doucement
Droit au milieu, et tu veras comment
Les aiguillons lui portent médecine.

Si elle est vieille ou malade sans cesse,
Tu la sauras fort bien contregarder,
Attendant mieux, et si pourras garder
Pour un besoin la fleur de ta jeunesse.

Si tu te plains que ta femme se passe
Sans faire enfant, par faute d'un seul point
Sois patient, mieux vaut ne s'en voir point,
Que d'en avoir qui font honte à leur race.

Mais si tu dis que la charge te presse
D'enfans petits dont la tête te deult (113)
Ne te soucie, il n'en a pas qui veut,
Ils t'aideront à vivre en ta vieillesse.

Si quelquefois du vin elle se donne,
Cela luy fait sa malice vomir,

C'est un *potus* (114) qui la fait endormir :
Femme qui dort ne fait mal à personne.

Si le cyclope (115) a taché son visage
D'une laideur qui ne se peut oster,
C'est pour du feu d'amour te dégouter;
Qui moins le fait est réputé plus sage.

D'autre coté ne sortant de ses bornes
En beaux habits, la blancheur de son teint
Ne la fera de jalousie atteint,
Ains te rendra franc de porter les cornes.

Si bien parée elle fait l'aimable,
Sortant dehors, je te diray pourquoy,
C'est pour complaire à autre plus qu'à toy,
Veu qu'au logis elle semble un diable.

Si tu me dis que toujours elle grogne,
C'est pour tenir en crainte sa maison,
M'est bien avis qu'elle a quelque raison,
Veu qu'en grognant elle fait la besogne.

Si elle est brave et superbe sans honte
Tel te dira, aujourd'hui ou demain,
Bonjour, monsieur, le chapeau en la main
Qu'auparavant de toy ne faisoit conte.

Si gracieuse et tenant un bon geste,
A découvert son beau sein elle a mis
C'est qu'elle veut donner à tes amis
Une très bonne opinion du reste.

Mais si elle a joué son pucellage,
N'en sonne mot à cil qui l'a gagné,
Car la prenant libre t'a épargné
Un grand travail, c'est autant d'avantage.

Si elle fait à tes amis service,
De corps de bien par libéralité
Elle vaut plus que tu n'as mérité,
Ainsi n'étant sujette à l'avarice.

L'avarice est un vice misérable,
L'on voit souvent qu'un homme usurier
Va choisissant tel pour son héritier,
Qui le voudroit voir mort dessus sa table.

L'avare encore à un pourceau ressemble,
Duquel jamais honnesteté ne sort
Pendant qu'il vit, mais sitôt qu'il est mort,
Tous les voisins en font grand chère ensemble.

Si tu me dis, elle est insatiable
Ne se pouvant d'aucun gain contenter,
Après sa mort tu te pourras vanter
D'avoir trouvé le tresor amiable.

Si tu te plains qu'elle a mauvaise tête
Il m'est avis que tu te fais grand tort;
Car on fera le vinaigre plus fort,
Au demeurant elle est sage et honneste.

Si elle court et souvent se promène
Par cy, par là, n'a-t-elle pas raison?
C'est pour laisser la paix en ta maison,
Quand elle y est, trop de bruit elle y mène.

Si tu la dis mauvaise ménagère,
N'épargnant rien pour faire un hachepot, (116)
Elle s'adonne à écumer le pot
Vive toujours la bonne cuisinière.

Si elle fait voter son mariage
En gros estats et dissolution,

Tu l'as permis par vaine ambition,
C'est pour te rendre en tes vieux jours plus large

Si ta femme est de pauvre parentage,
N'en sois faché, car le riche parent
Prompt au mépris du pauvre et endurant
Ne luy sert plus que d'un chetif ombrage.

Socrate fut un homme plein de science
Que se voyant de sa femme outragé,
Ne la voulant battre comme enragé
Il fut contraint de prendre patience.

CHANSON PLAISANTE

D'UN JEUNE GENTILHOMME QUI AU PRÉJUDICE DE SA FEMME, S'ÉTANT AMUSÉ A EMBRASSER SA SERVANTE, EN A ESTÉ DIGNEMENT RÉCOMPENSÉ.

Las qui veut ouïr chansonnette, (*bis*)
Mais c'est d'un brave gentilhomme
    Qui a desir
De contenter sa chambrière
    A son plaisir.

Le gentilhomme est en colère (*bis*)
Que la rusée chambrière
    A ses ducas,
Il croyait qu'elle étoit pucelle
    Ne l'estait pas.

La fille se disait pucelle (*bis*)
La fille se disait pucelle :

Mais il y a longtemps,
Qu'elle avait fréquenté la guerre
Bien quatorze ans.

Monsieur est là haut dans sa chambre (*bis*)
Ou ils étaient tous deux ensemble
Dessus un lit
Qui contentait sa chambrière
A son plaisir.

Madame resvient de la ville (*bis*)
Laquay, laquay, où est ton maître,
N'est il pas cy :
Il est là haut dedans la chambre
A son plaisir.

La dame monte dans la chambre (*bis*)
Les a trouvés tous deux ensemble
Prenant déduit
Le maître avec sa chambrière
A leur plaisir.

La dame descend de colère (*bis*)
Elle s'écrie a voix haute,
Voire vrayment
N'y a-t-il pas dessous ma cotte
Contentement.

Lors monsieur descend de sa chambre, (*bis*)
Je vous prie taisez vous madame,
Pour le présent
Car je vous jure sur mon ame
Que suis content.

C'est la plus belle chambrière (*bis*)
C'est la plus belle chambrière
D'icy autour

Elle donne à monsieur carrière
Au jeu d'amour.

Madame répond en colère (*bis*)
Vray Dieu tu es un méchant homme
Pour le présent
De donner à la chambrière
Contentement.

Il a gagné la maladie (*bis*)
Il lui faut aller en Surie (117)
Bien promptement
Mais il dit que sa chambrière
N'y va vraiment.

Il est en peine et en martyre (*bis*)
Sur un lit où il ne peut rire
Il a trop chaud
Pour son gouter rien ne desire
Que des pruneaux.

Il fait des plus belles harangues (*bis*)
Mais c'est le mal qui le tourmente
Le cœur luy faut :
Et si bien maudit la servante
Et son cul chaud.

Messieurs prenez à moy exemple (*bis*)
Voyez le mal qui me tourmente
Ne faites pas
Comme moy envers vos servantes,
Car j'en suis las.

CHANSON PITOYABLE

SUR LA MORT DE MONSIEUR LE DUC DE MONTMORENCY (118).

Sur le chant de *Biron*.

Mon Dieu mon créateur
Contemplez ma fortune,
Et aussi le malheur
Qui par trop m'importune.
A la fleur de mon age
Me faut finir mes jours
Non pas dans un carnage
Ny combats, ny estours.

Je n'aurois pas regret
Mourir dans une armée,
D'un canon ou mousquet
Ou bien d'un coup d'épée
Mais pour ma grande offense
Faite contre le Roy,
Je suis en décadence
Et meurs en désarroy.

Dedans le Langued'oc
On m'a vu dans les armes,
Où j'ay souffert maint choc,
Avecque force a'larmes
Réduisant les rebelles
Au service du Roy (119).
D'une action très-belle
Ils me prestoient la foy.

Au grand duc de Rohan (120)
J'ay fait voir mon courage (121),
Et mon bras triomphant
En beaucoup de passages :
A son frère Soubize (122)
J'ay rompu les vaisseaux
Luy faisant sans feintise
Sentir dix mille maux.

Aussi dans le Piedmon
Au dedroit de Veillane (123)
Je fis voir mon renom,
En mettant sous la lame
Force bons capitaines
Et nombre de soldats,
Et celuy qui les meine
Le prince Doria (124).

J'ay esté gouverneur
D'une belle province,
Là ou avec honneur
J'avois servi mon prince,
Mais Fortune envieuse
De mon bien et repos
Me fait la mort honteuse
Souffrir en Languedoc (125).

Que diront les soldats,
Sçachant ma destinée?
Ils pleureront hélas!
Ma grande renommée
Se disant : camarades
Juste Dieu qu'est cecy?
Nous n'avons plus la garde
Du grand Montmorency.

Tous les nobles seigneurs

Barons et capitaines
Pleureront le malheur,
C'est chose très-certaine,
De ce généreux prince
Le père des soldats
Qui étant de province
Guarenty aux hasards.

Il a été toujours
Un vray support de France,
Montrants en maint détours
Son bras et sa vaillance,
Faisant raser les places
Rebelles à son Roy
Et renversant l'audace
Des refusans sa loy.

Dieu que je suis fâché
Fortune variable
D'avoir tant offencé
Le Roy Louis aymable
Seigneurs et gentilshommes,
Servez fidèlement
Et vous aurez en somme
Toujours contentement.

Adieu tous les seigneurs
Et les princes de France;
L'Espagnol est joyeux
De voir ma décadence,
Il craignoit mon épée
D'autant qu'en maints endroits
Ses gens l'ont éprouvée
A leur dam toutefois.

Je dy adieu la cour
Et aussi tous les princes,

Je quitte dans ce jour
La terrestre province;
Je dis adieu les dames
De France et de Paris,
Et priez Dieu pour l'ame
Du grand Montmorency.

Le Roy pouvoit, hélas!
M'envoyer en Hongrie,
Avec force soldats
Ou bien en Italie;
Ou autre lieu étrange
Augmenter son renom,
Acquêtant des louanges
Pour le nom de Bourbon.

Adieu soldats françois,
Lieutenans, capitaines,
Qui avez autrefois
Été sous mes enseignes:
Priez Dieu je vous prie
Que dans le paradis
Soit Henry duc d'Anville
Et de Montmorency.

CHANSON

SUR LA MORT DE GIRARD, AVEC SON TESTAMMENT, ENSEMBLE LES REGRETS DE SA FEMME ET DE SES TROIS ENFANS.

Sur le chant de *Son mariage.*

Girard agé de soixante ans
Luy survint une maladie,

Lors il appella ses enfans,
Avec Marguerite sa mie,
Leur dit je vay au monument,
Mais paravant que je m'en aaaaaaaaille
Je veux faire mon testamment
Pour honorer mes funéraaaaaaaailles.

Marguerite fondoit en pleurs,
L'entendant parler de la sorte,
Luy prit un si grand mal de cœur
Qu'elle tomba à demi morte :
Les enfans en la relevant
Disoient, hélas, ma bonne meeeeeeeere
Nous allez-vous abandonnant
Ainsi que notre pauvre peeeeeeeere?

Girard en la réconfortant
Disoit faut prendre patience,
Approchez de moy mes enfans,
Pour entendre mon ordonnance;
A votre mère après ma mort
Obéissez je vous en priiiiiiie
Et soyez-luy tout son support
Le reste de sa pauvre viiiiiiie.

Lorsque je seray trépassé
Faites mettre mon corps en terre
Au profond de quelque fossé
Il ne me chaut (128) de cemetière;
Pourveu que je sois chaudement
Dans un champ ou dans une grooooooote.
Pourveu que je sois seulement
Dans un lieu éloigné des crooooooootes.

Ensemble vous partagerez
Tous les biens de mon héritage.
Premierement vous trouverez

Une souris dans une cage;
Et deux arpens de terre aux champs,
Tout semez de poux et de puuuuuuuuces
Et mon grand pré qu'on va fauchant
Tous les ans au jour Sainte Luuuuuuuuce.

Pour le meuble que nous avons
Vous ferez faire un inventaire,
Il y a deux méchans chaudrons
Et un vieux seau qu'il faut refaire,
Aussi mes gros chenets de grais
Que j'eus quand j'entray en meuaaaaaaaage
Et notre marmite de bois
Dans quoy on fait notre potaaaaaaaage.

Ma grande couche à hauts piliers
Qui est faite de quatre perches,
Le traversin, les oreillers
Sont d'une mechante revêche (127);
Mon lit de duvet de cochons,
Et la couverture de lai ai ai ai ai ai aine,
Les rideaux sont tous de haillons
Et le ciel de vieille futai ai ai ai ai ai aine.

Vous trouverez encore après
Toute notre vaisselle de terre
Que j'avois réservée exprès,
Et nos escabelles de pierre
En attendant que j'eus l'honneur
D'avoir de la menuiseriiiiiiiie
Mais je n'ay pas eu le bonheur
D'en acheter durant ma viiiiiiie.

J'ai trois paires d'habillemens,
Qui sont dedans la fripperie,
De fine toile de bougrans,
De la couleur de triste amie (128),

Tout chamarrez de passemens
Qu'on appelle de fine croooooooote,
Les manteaux sont de papier blanc,
Vous en aurez chacun le vooooooootre.

Il ne manque qu'à de l'argent
Que vous ne soiez tous trois riches.
Mais je n'ay pas tant seulement
Un sol pour avoir une miche;
Car votre mère et moy allions
Tous les jours par toutes les ruuuuuuuues,
Chercher notre pain aux maisons
Une écuelle à notre ceintuuuuuuuure.

Sitot que Girard eut tout dit,
En leur présence rendit l'ame :
Au mesme instant s'évanouit
Marguerite sa pauvre femme;
Et ses enfans de tous cotez
Ne sachant ce qu'ils devoient fai ai ai ai ai ai ai aire,
Etoient tellement attristez,
Que tous trois se vouloient défai ai ai ai ai ai ai aire.

Vous qui entendez la chanson
Du pauvre Girard à la Parque,
Priez pour luy le vieil Charon
De le mettre dedans sa barque,
A cette fin d'etre passé
Bientot dans les champs eliséééééééées,
Où tous les autres trépassés
Luy feront une belle entrééééééééée.

CHANSON PLAISANTE

D'UN PAUVRE HOMME RUINÉ PAR FORTUNE DE GUEULE.

Sur le chant : *Si je puis sortir d'enfer.*

Voyla mon procès perdu,
Foin de la bataille,
Mon pauvre meuble est vendu
Me faut coucher sur la paille;
Mes creanciers sont confus,
Car chés nous il n'y a plus
Que les quatre murailles.

J'ay encore un vieux tambour
Avec une flute,
Si je m'en avise un jour
Il faut que je les rajuste;
Pour aller chercher mon pain,
Ainsi que fait mon voisin
Qui prise tant la *truche* (129).

Quand il vient à la maison
Souvent il apporte
De la chair à grand foison
Et du pain de toute sorte :
Il a toujours le douzain (130)
Pour payer pinte de vin,
Et rien ne luy importe.

Sa femme et luy sont replets
De faire gogaille (131)

Se couchant quand il leur plaît
Dessus un bon lit de paille :
Ils ne sont sujets à rien,
Et tout ce qu'ils ont de bien
Ne paye point la taille (132).

Quiconque les veut trouver
Je vous en avise,
Tant en été qu'en hyver
Ils sont souvent à l'église :
Ils ne portent point d'habits
Superbes ny de haut prix
C'est en quoy je les prise.

Après le dîner des grans
Ils ont l'avantage
D'avoir de bons demourans
Parfois d'excellent potage,
Qu'ils mangent tout chaudement
Dans la rue goulument
Sans tarder davantage.

Je seray contrain enfin
De faire de même,
Si je veux bannir la faim
Qui chés nous se voit extrême;
Sans faire beaucoup de bruit
J'auray toujours du pain cuit
En charnage (133) et carême.

Or il me faut commencer
Mon apprentissage,
Pour mieux apprendre à trucher
J'iray dans quelque vilage,
L'on me donnera par fois
Du pain et du beure frais
Des œufs et du fromage.

Sur l'épaule porteray
Fort bien la besace
Et à mon coté pendray
La petite calebasse.
Un bon baton dans mes mains
Pour me deffendre des chiens,
Truchant de place en place.

Si quelquefois sur mon dos
Je sens de ces betes
Que l'on appelle des gots (134),
J'en tiendray mes chausses nettes,
Ma chemise et mon pourpoint
Au soleil en quelque coin
Tuant mes sapinettes.

Bref dedans l'argot (135) je veux
Consommer ma vie
C'est un métier bien heureux
Peu de monde y porte envie;
Habillé de guenillons
L'on mange de bons graillons,
Vive la gueuserie.

CHANSON FACÉTIEUSE

DU PROCÈS MAL FONDÉ DE QUELQUES GRANDS CHICANEURS.

Sur le chant : *Prenez-moy le bout du village à main gauche.*

Oyez la plaisante histoire
Qui s'est faite dans Paris,
La chose est assez notoire,

Chacun s'en gausse et s'en rit,
C'est un drole de procès
Et de longue durée
Je crois que vous en rirez
A gorge deployée.

Faut nommer les personnages
Un aveugle, un boiteux,
Et encore davantage
Un châtré et un bossu,
Qui tous quatre ont plaidé
Ce procès magnifique,
Encore qu'il fut mal fondé
Et d'étrange pratique.

Ils avoient Gautier Garguille (136)
Pour leur prudent avocat,
Qui étoit assez habile
Pour entendre leur debat;
Il leur dit tout hautement
Sus commencez, parties,
Et vous aurez promptement
De moy repartie.

L'aveugle par hardiesse
A parlé tout haut et clair
Qu'il desiroit voir les pieces
Et que l'on le fit voir clair :
Le boiteux dit en émoy
Monsieur à cette heure,
Soignez à me faire droit
Car ma cause est la meilleure.

Alors le châtré s'avance
Comme étant bien courroucé.
Qui dit par outrecuidance
Je veux etre rembourcé,

J'ay dépensé tant d'argent
Dont j'ay tary la source
Qu'à l'heure de maintenant
Je n'ay plus rien dans ma bourse.

Le bossu prit Jean Potage (13)
Pour etre son procureur,
Plaidant d'un si grand courage
Qu'il en étoit en sueur,
Il veut etre dechargé
Mais l'avocat s'en gausse
Disant vous êtes empêché
A porter votre bosse.

Alors le châtré infame
Fut condamné aux dépens
Et exclus d'habiter femme
Pour luy faire des enfans :
A l'aveugle chicaneur
Le juge a fait défenses
De dicerner les couleurs
Ny d'aller voir les dances.

Le boiteux perdit sa cause
Pour n'avoir pas eu bon droit
Et de luy chacun se gausse
Pour ne rien faire à droit :
Il a été condamné
Allant parmi les rues,
D'aller toujours de coté
Marchant à pas de grue.

Le bossu a eu sentence
Pour avoir trop de caquet,
Qu'il luy faut par pénitence
Porter toujours le paquet ;
Pour achever le procès

Il gît à peu dè chose
En donnant un sol marqué
Vous en sçaurez la cause.

SOUPIRS ET REGRETS DE LA FRANCE

SUR LA MORT DE MADAME,
PREMIÈRE ÉPOUSE DE MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS (138).

Sur le chant : *Le tour que la princesse.*

C'est à ce coup ô France,
Que tu dois fondre en pleurs,
Voyant a grand puissance
Redoubler tes malheurs,
La mort aiant surpris
Cette noble princesse
L'honneur des fleurs de lys
La fleur de la noblesse.

Ce soleil débonnaire
Regreté des François,
Commançoit sa lumière
Sur le terroir gaulois,
Quand l'impéteuse mort
Qui sans fin nous pourchasse,
Par un cruel effort
Nous en ravit la face.

Le jour que la Princesse
Rendit son ame à Dieu,
Ce n'étoit que tristesse
Et pleurs en chaque lieu,

Le Roy toute la cour
Les Reines et les dames
Ne cesserent ce jour
De luy verser des larmes.

A ce mortel vacarme
Monsieur frere du Roy,
Qui aimoit cette dame
De conjugale foy,
D'un gros ruisseau de larmes
Alloit baignant sa couche
Et saisi de douleurs
Il luy baisoit la bouche.

Disant adieu visage,
Adieu bel œil luisant,
En la fleur de ton age
Tu me vas délaissant;
Adieu chastes amours,
Adieu foy mutuelle,
Conservée entre nous
Et qui n'eut sa pareille.

Puis il disoit encore
Grand Dieu qui sçais nos cœurs
Et qui nous remémore
Tes biens en nos malheurs,
Faut-il que maintenant
Je perde ainsi ma dame
Qui alloit possedant
La moitié de mon ame.

Seigneur Dieu je confesse
Qu'en nos félicitez,
Longtemps tu ne nous laisse
Exemts d'adversitez;
Il t'a plu nous donner

Un enfant par ta grace (130),
Mais tu veux retirer
Ma moitié par la place.

Elle qui le regarde
D'un œil triste et mourant,
Dit, je vous donne en garde
En vos bras mon enfant,
Mon époux montrez luy
Que vous êtes son père,
Et soiez son appuy
Car il n'a plus de mère.

Le Roy la reconforte
La Reine mesmement
Luy donnant de la sorte
Courage en son tourment,
Mais se sentant tirer
A son heure dernière,
Leur dit sans soupirer,
Je ne vivray plus guerre.

Adieu grand Roy de France,
Adieu la Reine, adieu,
Je m'en vay d'asseurance
Rendre mon ame à Dieu,
Adieu Princes et Ducs
Et toute la noblesse,
Adieu je n'en puis plus
Pour ma grande foiblesse.

Ainsi qu'une fumée
Elle passa soudain.
Elle étoit tant aimée
Que dès le lendemain
Chacun se mit en deuil
Et toute la noblesse

Pleuroit la larme à l'œil
Cette digne Princesse.

CHANSON A DANCER

OU COMPLAINTE D'UNE JEUNE FILLE QUI A ÉPOUSÉ, ÉTANT CONTRAINTE, UN VIEILLARD JALOUX ET INCAPABLE DU JEU D'AIMER.

Mon pere m'a marié
A sa fantaisie,
A un vieillard m'a donné
Plein de jalousie:
O que le sujet est beau
Pour que je soupire.

Etant couché avec luy
Je pleure et m'attriste,
Car mon langoureux ennuy
Jamais ne me quitte:
O que, etc.

Il est froid comme un rocher
Dont mon cœur s'ennuye,
Car il ne fait que jetter
Crachats et roupies;
O que, etc.

Quand je veux toucher la nuit
Sa chair endormie,
Songeart il dit que je suis
Vers luy trop hardie :
O que, etc.

Ne pouvant parfois dormir,
Il prend son caprice,
Et croit que j'ay un amy
Propre à mon service :
O que, etc.

Allant ensemble tous deux
Souper à la ville,
Je n'ose lever les yeux,
Ny parler ny rire :
O que, etc.

Le plus beau de ses discours
Et de ses parolles,
Au lieu de parler d'amour,
N'est que de pistoles;
De n'avoir point de secours
Cela me désole.

Si nous allons quelquefois
Dans quelque bocage,
Les feuilles qui sont au bois
Lui portent ombrage,
Hélas faut il que je vive
En si grand servage.

S'il void quelque oyseau chanter
Dessus les fleurettes,
Il croit qu'on me veut parler
Du jeu d'amourettes,
Faut-il mon preintemps passer
En telle détresse.

O mes peu sages parens,
C'êt votre avarice
Qui fait que je vais souffrant
Ce cruel supplice.
O que, etc.

Hélas! o mon beau soleil
Que mon cœur desire
Pour toy je ne ferme l'œil
Toy seul me fait dire,
O que, etc.

De quoy me sert ô destin
D'être belle et riche,
Si j'apperçois mon jardin
Demeurer en friche.
O que, etc.

De quoy me peut alleger
Son humeur jalouse
Puisqu'il ne peut se loger
Dedans ma belouse
Faut il qu'il ait abusé
Une telle épouse.

S'il voit dessus notre lit
Voler une mouche,
Il la chasse par dépit
Sans qu'elle me touche;
Faut il que j'aye un mary
Qui soit si farouche!

Bellotes aux yeux mignards
En votre jeunesse
N'épousez point de vieillards,
Fy de leur richesse;
Car pour amoureux soulas
On n'a que tristesse.

Encor luy veux-je jouer
Un tour en ma vie
C'est de luy faire porter,
Je ne veux pas dire;

O que le sujet est beau
Pour que je soupire.

REGRETS

SUR LA MORT ET TRESPAS DE MONSEIGNEUR L'ÉMINENTISSIME CARDINAL DE RICHELIEU (141).

Sur le chant : *Destin qui sépares.*

François remplis de deuil, pleurez incessamment
Puisqu'on voit au cercueil et dans le monument
Celuy là qui estoit de France le support,
La parque de son dard l'a réduit à la mort.

Angéliques esprits secondez nostre ardeur
Car nos foibles escrits ont trop peu de grandeur
Pour plaindre le trépas dont tous vont gémissant,
L'esprit humain n'a pas de terme assez puissant.

Fidèles serviteurs du monarque françois
En regrets et en pleurs lamentez cette fois,
Ce grand Richelieu l'ornement de la cour
Qui quitte ce bas lieu pour l'immortel séjour.

Il a bien mérité par ses divins conseils
Que la postérité lui dressât des autels,
Puisqu'il nous a acquis par ses veilles et soins
Ce que nos ennemis ont perdu au besoin.

Soustenant le party pour l'Eglise et la foy
Il a assujetty les rebelles au Roy ;
Arras et Perpignan les moins de ses travaux
A cet estat puissant sont sujets et vassaux.

Le Roy ayant advis de son mal sans secours :
Il s'en vint à Paris avec toute la cour,
Il le fut visiter au palais cardinal (142),
Espérant soulager la douleur de son mal.

L'on void Sa Majesté en larmes et en pleurs
De douleur agité par tendresse de cœur
Laquelle regrettoit son éminent conseil,
Qui sur nous paroissoit comme un divin soleil.

Les princes et seigneurs l'ont esté visiter,
Tristes dedans leur cœur ne font que lamenter,
La fille de Monsieur (143) y fut semblablement
Ayant la larme aux yeux, et tout le parlement.

Voyant qu'il ne pouvoit échapper de son mal
Il a donné au Roy son palais cardinal
Et cinq cents mille escus, ses meubles de haut prix :
Les diamans précieux et ornemens exquis.

L'espace de vingt ans sa charge a exercé,
Et à cinquante-trois de ce monde est passé
En l'autre. pour jouir un jour dedans les cieux
De ce que l'Eternel promet aux bienheureux.

Gentilshommes bourgeois et autres habitans
Ont esté pour le voir en parade estant
Dedans son lit d'honneur vestu très richement;
Chacun eust le bonheur de voir cet ornement.

Auparavant mourir (au Sauveur Jesus Christ),
Il a recommandé son ame et son esprit
Implorant son secours avec la larme aux yeux,
Qu'à la fin de ses jours il luy donne les cieux.

Prions le grand Maistre de la terre et des cieux,
Qu'il loge en paradis cet esprit sans pareil,

Et conserve le Roy, la Reyne et le Dauphin,
Et qu'il donne aux François une paix à la fin.

ACTIONS DE GRACE

RENDUES A DIEU AUX CÉRÉMONIES DU SAINT SACREMENT DU BAPTESME DE MONSEIGNEUR LE DAUPHIN (144).

Sur le chant : *Je voudrois bien posséder*, etc.

Peuple françois chantons par excellence
Le baptesme de Monsieur le Dauphin
Puisque le Roy Louis plein de clémence
L'a fait nommer à une bonne fin
Pour succeder un jour à la couronne,
S'il advenoit faute de sa personne.

Sa Majesté quoy qu'elle fut malade,
En presence des princes de la cour
A bien voulu qu'avec grande parade
L'on baptisat ce prince plein d'amour,
En observant les principaux mysteres,
Qu'il est requis à une telle affaire.

Premierement le Roy a fait eslite
Pour cet effet de Monsieur Mazarin (145),
Ce cardinal cet homme de mérite
Pour luy servir en ce lieu de Parain;
Faisant l'honneur à sa haute éminence
Que de tenir le premier fils de France.

De Condé la très illustre princesse (146)
Luy a servy de Maraine en ce lieu.

Qui paroissoit parmy nostre noblesse,
Comme un soleil dans le temple de Dieu :
De cet honneur le Roy la favorise
Accompagnant la Reyne dans l'église.

En présence de toute la noblesse,
Princes, seigneurs et dames de la cour
Ce royal Dauphin, remply de sagesse,
Marchoit devant, plus beau que n'est le jour :
Efforçons nous de chanter ses louanges,
Puisqu'il étoit comparable à un ange.

La Reyne estant dedans l'église entrée
Auprès de soy monseigneur le Dauphin,
A deux genoux elle s'est prosternée
Pour accomplir cet auguste dessein :
On entendit d'une voix héroïque
A ce sujet la royale musique.

Monsieur de Meaux (147) sort de la sacristie
Estant vestu pontificalement,
Qui ayant avec grande modestie
Salué le Sacro-Saint-Sacrement,
S'est approché du Dauphin et la Reyne
Que costoyaient les parain et maraine.

Ce grand prélat leur a fait la demande
Du nom que l'on veut luy faire porter :
Mais ce parain par cérémonie grande
De cet honneur s'est voulu déporter,
L'ayant cédé à cette grand princesse
Comme estant plus relevée en noblesse.

Louis, ce fut le nom que la princesse
Luy a donné par volonté du Roy,
Dont chacun fut en joye et allegresse,
De voir ce prince introduit à la foy.

Monsieur de Meaux avecque le saint chresme
Luy a donné Sacrement de Baptesme.

En ensuivant les ordres de l'Eglise
Le grand prélat lui a fait dénoncer,
Puisqu'aujourd'huy le ciel vous favorise
Voulez vous pas à Satan renoncer?
Dont le Dauphin plusieurs fois fit réponce,
Pour tout jamais à Satan je renonce.

Furent présens à la cérémonie
Six Evesques, et le clergé du Roy,
Plusieurs abbez et grande compagnie
Ont récité le symbole de foy,
Remerciant la grand bonté suprême
D'avoir donné au Dauphin le Baptême.

Vive Louis, vive le Roy de France,
Vive Louis, ce Dauphin glorieux
Qui nous promet un jour par sa vaillance
Des ennemis estre victorieux :
Prions Jesus que la paix il nous donne
De maintenir le Roy et sa couronne.

LES TRISTES ADIEUX DE LOUIS XIIIe DE CE NOM

DÉCÉDÉ EN SON CHATEAU DE SAINCT-GERMAIN-EN-LAYE, LE 14 MAY 1643, A TOUS LES PRINCES ET SEIGNEURS DE LA COUR.

Sur le chant : *Si je porte le deuil*, etc.

Que de tristesse et de dueil
Que de douleur et de souffrance,

De voir dedans le cercueil
Ce grand monarque de France.

Que de regrets sous les cieux,
Que notre sort misérable
Fait épancher en tous lieux
Pour ce prince incomparable.

Nous faut fidèles François
Jour et nuit en abondance,
Pour l'ame de notre Roy
Prier la toute puissance.

Dans son mal plus violent
Il invoquoit Notre-Dame,
Qu'aux pieds de son cher enfant
Il luy plut mettre son ame.

Puis détourna son rideau
Pour envisager la Reyne,
Et du cristal de son eau
Il arrousa sa poitrine.

Il dit, ce n'est point la mort
Qui me fait verser des larmes,
Ny les douleurs de mon corps
Mais de Dieu je crains les armes.

Au ciel il leva les yeux
Pour adresser sa prière
Et y consacrer ses vœux
D'une amour particulière.

La Royne étoit près de luy
Qui se fondoit toute en larme :
Se retournant il luy dit,
Ne vous fachés point, Madame.

Puisque Dieu veut de mon corps
Ce jour séparer mon ame,
A luy j'ay mon réconfort,
A tout fin je le réclame.

Après il fit ses adieux
Premierement à la Reyne
Avec les larmes aux yeux
Et d'une amour plus qu'humaine.

Adieu mes deux beaux enfans,
Bénédiction je vous donne,
Je prie Dieu le tout puissant
Qu'il garde votre couronne.

Il pria d'un cœur entier
Monsieur (148) et d'amour extrême
D'avoir soin particulier
De notre très chaste Reyne.

Il le supplia depuis,
Nommement dans leur enfance,
D'avoir un soin très exquis
Des deux enfans fils de France.

Ce que tous luy ont promis
Et les princes et les dames,
Regrettant ce saint Louys
Pleins de soupirs et de larmes.

Adieu mon frère Gaston
Adieu la Reyne d'Espagne
Élisabeth de Bourbon (149)
Dieu toujours vous accompagne.

Vous ferez mes baise mains
A la Reyne d'Angleterre (150)

Que j'ayme au plus haut point
Que sauroit faire un vray frère.

Faites aussi mes adieux
A madame de Savoye (131)
A qui en sortant de ces lieux
La paix en Jesus j'envoye.

Adieu Marie de Bourbon (132)
Adieu ma chere nièce,
Souvenez vous de mon nom
Même après votre jeunesse.

Adieu princes et seigneurs,
Adieu la cour et les dames,
Ne versez plus tant de pleurs
Mais priez Dieu pour mon ame.

Il a promis en mourant
Qu'il feroit à Dieu prière,
Le bon Jesus implorant
Pour nous tirer de misère.

Afin que nous puissions avoir
Une paix ferme et durable :
Et que nous puissions revoir
Un siècle d'or désirable.

Quel est le cœur de rocher
Qui ne pleure ou qui ne fende
En perdant un Roy si cher,
Et d'une vertu si grande.

Pour enfermer ce grand dueil
Au plus profond de nos ames,
Tant que nous ayons clos l'œil,
Baignons son tombeau de larmes.

Il a reçu dans les cieux
Une couronne éternelle :
Prions pour ce bienheureux
Notre Roy Louis fidèle.

LES REGRETS DES BONS CATHOLIQUES FRANÇOIS

SUR LA MORT DE MONSEIGNEUR LE CARDINAL DE LA ROCHEFOUCAULT (153).

Sur le chant : *Que de tristesse et de deuil*, etc.

Eslevons nos yeux en haut
Regrettons je vous en prie
Ce grand la Roche-Foucaut .
La mort a son ame ravie.

Il est dedans le cercueil,
Au regret de tout le monde,
Qui viennent la larme à l'œil;
Le voir chacun y abonde.

Parisiens tous bons François
Venez sans aucune trêve,
Le voir mort à cette fois
Dedans Sainte-Geneviève (154).

Son corps verrez aujourd'huy
Dedans son lit de parade,
Mais son ame au ciel reluit
La Vierge est sa sauvegarde.

Il a quatre-vingt-huit ans
Bien vecu dessus la terre,
Ce prelat dévotement
Etant toujours en prière.

Il fut de nos defunts Rois
Receu aumonier de France,
Aux pauvres souventefois
Il donnoit avec prudence.

Même les pauvres honteux
Il assistoit de la sorte
Que par mois à chacun d'eux
Pour vivre il donnoit sans faute.

Femmes veuves, orphelins
Il assistoit sur la terre;
Bref à tous les mandians
On luy voyoit bien faire.

Helas c'est un grand regret
Voir ce prélat de la sorte
Trepassé, mais c'en est fait,
Au ciel son ame se porte.

O grand la Roche-Foucaut,
Cardinal plein de puissance,
Puis qu'ainsi estes là haut
Priez pour toute la France.

Les Paspes vous ont esleu
Cardinal cy bas en terre :
Dieu au ciel vous a receu
Entre les bras de sa mère.

Par avant vostre trespas
Avez voulu sans demeure,

Le sainct Jubilé cy bas
Gagner, sentant bien vostre heure.

Dans la rigueur de son mal
Se ressouvint de le faire
Ce bon dévot cardinal
Et se mit lors en prière.

Puis monseigneur de Paris (155)
Vint le voir dedans sa chambre
Qui le consolant luy dit,
Il ne vous faut rien apprendre.

Jesus Christ est mort pour nous,
Dessus le mont de Calvaire,
Après avoir force coups
Souffert d'une gent sévère.

Il tourna les yeux au ciel
Disant rien je n'apprehende,
Sous-rians la larme à l'œil
Pardon à tous il demande.

Monsieur le duc d'Orléans (156)
Fut le voir estant malade,
Le grand Condé (157) mesmement
Parlant à luy les regarde :

Et leur dit Princes du sang
Maintenez bien la couronne,
Le Roy quand il sera grand
Cherira vostre personne.

Alors il fit ses adieux
A nostre Roy, à la Reyne,
Priant d'un cœur amoureux,
Que bientôt la paix advienne.

Il dit adieu mesmement
A ses neveux et niepces
Et mourut en un instan
Devant beaucoup de noblesse.

CHANSON POUR DANSER

Je me levay par un matin
  Plus matin que la lune,
J'allois abrever mes chevaux
  Dans les flots de Neptune,
Ha que tu m'importune Amour
  Ha que tu m'importune.

J'allois abrever mes chevaux
  Dans les flots de Neptune,
En mon chemin je rencontray
  Une petite brune;
Ha que tu m'importune Amour, etc.

En mon chemin je rencontray
  Une petite brune,
Je me prins à luy demander
  L'agréable fortune;
Ha que tu m'importune Amour, etc.

Je me prins à luy demander
  L'agréable fortune,
Elle me dit prenez prenez
  Car la chose est commune;
Ha que tu m'importune Amour, etc.

Elle me dit prenez prenez
Car la chose est commune,
Je la pris, puis je l'embrassay
A la vieille coustume;
Ha que tu m'importune Amour, etc.

Je la pris, puis je l'embrassay
A la vieille coustume,
Je la jettay sur le gazon
Au lieu d'un lit de plume;
Ha que tu m'importune Amour, etc.

Je la jettay sur le gazon
Au lieu d'un lit de plume,
Je la couvris de mon manteau
Pour la garder du rhume;
Ha que tu m'importune Amour, etc.

Je la couvris de mon manteau
Pour la garder du rhume,
Je luy donnai de mon marteau
Trois coups sur son enclume;
Ha que tu m'importune Amour, etc.

Je luy donnai de mon marteau
Trois coups sur son enclume,
Elle me dit frappez frappez
Car le fourneau s'allume;.
Ha que tu m'importune Amour, etc.

Elle me dit frappez frappez
Car le fourneau s'allume,
Le fourneau étant allumé
La cheminée en fume;
Ha que tu m'importune Amour, etc.

Le fourneau étant allumé

La cheminée en fume,
Le jambon sera bientôt cuit'
Car la marmite escume;
Ha que tu m'importune Amour
Ha que tu m'importune.

AIR DE COUR

Philis dans nos déserts me voilà de retour,
Où j'ay passé la nuit où j'ay passé le jour
Pour gouter en repos les plaisirs de la vie,
Et parmy tout cela
Néanmoins il m'ennuie.

Receu joyeusement de tous mes païsans,
Qui me font à l'envie quelques petits présens,
La table de ma chambre en est toute garnie
Et parmy tout cela, etc.

Les filles arrivant leurs paniers sur leurs bras
Honteuses de me voir, baissant leurs yeux en bas,
Semblent n'attendre rien, sinon que je les prie,
Et parmy tout cela, etc.

Et le doux rossignol quand je me veux lever
Vient de son doux cajol mes ennuis soulager
Et dégoise (158) à l'envie une chanson jolie,
Et parmy tout cela
Néanmoins il m'ennuie.

COURANTE

Philis pour ton amour
Je soupire nuit et jour,
Je meurs hélas, je meurs
Au souvenir de tes rigueurs.

Beaux yeux qui m'avez pris
Mes sens et mes esprits,
Donnez allégement
Au mal que je souffre en aimant.

Si vous sentiez mes maux,
Mes tourments et travaux,
Vous prendriez pitié
De l'excès de mon amitié.

Écoutez mes desirs,
Mes amoureux soupirs :
Je veux finir mon sort
Ou par l'amour ou par la mort.

De vous vouloir aimer,
Vous ne m'en pouvez blamer :
Car vous avez des yeux
Dont chacun est amoureux.

Vous voudriez helas!
Ne m'avoir pris dans vos lacs :
Mais je me tiens heureux,
D'etre de vous amoureux.

Vos traits me sont si doux
Que je ne vy que pour vous :
Et votre cruauté
Me fait cherir votre beauté.

Depuis le premier jour
Que vos yeux pleins d'amour
Ont embrasé mon cœur,
Je ne puis vivre qu'en langueur.

Tout mon contentement
C'est de vivre en vous aimant :
Cessez de m'affliger
Je suis trop constant pour aimer.

Les jours me sont des nuits
Pleines de tant d'ennuis,
Qu'il m'est indifférent
De vivre ou mourir maintenant.

Quelle gloire auriez-vous
De voir que de vos coups,
Le plus fidèle amant
Qui vive, s'en aille mourant.

Avant que de mourir,
Veuilliez moy secourir :
Et pour dernier soulas,
Que j'expire entre vos bras.

Je veux que mon tombeau
Porte cet écriteau,
Que je suis plutôt las
De vivre que d'aimer vos pas

CHANSON PASTORALE

Sur le chant : *Petit Galion.*

Un jour chassant près d'un valon,
Je vis sous un arbrisseau
Une bergère et des moutons,
Qui au doux chant des oyseaux
Alloit chantant une chanson,
Les oyseaux repondoient au ton,
Et disoit en ses discours,
Ne feray-je jamais l'amour.

Près d'elle je m'assis soudain
Luy disant mon petit cœur,
Si vous avez quelque dessein
D'acquerir un serviteur,
Qui soit courtois et gracieux,
Et en amour très joyeux,
Pour avoir contentement
Je vous serviray d'un amant.

Quoy monsieur, vostre qualité
Ne se met en si bas pris,
Pourtant qu'icy j'ay protesté
D'aymer le jeu de Cypris,
Vostre cheval et vostre chien
Vaut cent fois mieux que mon bien
Pour moy mon cœur n'est leger
Il ne sera qu'à un berger.

Belle n'y a berger aux champs
 Qui soit plus courtois d'amour,
Que sont les braves courtisans
 Car ils ayment nuit et jour :
Laissez les champs et vos agneaux,
Et venez dedans mes chateaux,
 Je vous mettray en grandeur
Si vous m'en voulez faire honneur.

 Monsieur fort bien le voudrois,
 Mais mon pere se fachant
 De colere il me tueroit,
 Quelque jour dedans les champs :
Ma mère qui ne m'ayme pas
Ne me sauveroit du trépas :
 Bref je suis en cruautés,
Pour acceptez vos volontez.

Venez belle tant seulement
 Vous serez à cette fois
 Déguisée d'habillement
 Portant des robes de soye,
Vostre habit de toille sera
Donné à quelqu'un qui viendra
 Connue ne serez icy
Pour une fille du pays.

Monsieur allons où vous voudrez,
 Laisseray-je mes agneaux
Le loup viendra les dévorer,
 Ou quelqu'autres animaux
Puis que Dieu me donne tel heur,
D'avoir de vous telle faveur,
 Tousjours je vous serviray
Et en tout vous obeyray.

Quelle chasse ai-je fait ce jour

Je suis plus heureux qu'un roy,
Puisque j'ay trouvé les amours
D'une que je désirois,
Allons m'amour, mon cœur tout beau,
Passer le temps dans ce chateau,
Car vous estes désormais
Celle que j'ayme pour jamais.

CHANSON BACHIQUE

Sur le chant : *Beauté, beau trésor de ces lieux.*

Sus compagnons éveillons nous,
Et beuvons vite coup sur coup
De ce bon vin
Qui enyvre soir et matin :
Quand à moy, la puce à l'oreille
J'ay toute la nuit,
Alors que sous la treille,
J'ay du bon vin qui reluit.

Je boy; ay plus en un moment
Que ne font cinquante Allemant,
Et à l'égal
Feray sortir de mon canal
En un quart d'heure plus d'urine
Sans vanité
Que la Samaritaine
Ne verse d'eau en un été.

Quand je boy je suis sans second
Plus furieux qu'un Rodomont.

De mes regards
Je mets en poudre les Cesars,
Ma voix extermine les hommes
De toutes parts :
Ainsi je les guerdonne (159)
Me montrant plus vaillant qu'un dieu Mars.

Si je boy à la volupté,
Je suis un miroir de beauté,
Car de mes yeux
Il n'en sort que des dards de feux,
Qui brulans blessent sans remède
Cent mille esprits :
Je say que je possède
Plus de beautés qu'un Adonis.

Et puis alors que j'ay bien bu,
Que les tonneaux sont sur le cu,
De me coucher
Je suis content, d'ouir parler :
Je ne pense plus à mes dettes
En reposant,
Cela ne me moleste
Que le matin en m'éveillant.

J'aime au matin en m'éveillant
Un grand verre de bon vin blanc,
Un cervelat
Pour échauffer mon estomach :
Je quitte le cidre et la bierre,
Car tout cela
N'êt pas plaisant à boire,
Et ne me donne aucun soulas.

Une tranche de bon jambon
Un gros paté de venaison,
Ce sont les mets

Dont le plus souvent je me sers :
Puis à Bacchus dieu des bouteilles
Je fais l'amour,
Qu'il meurisse les treilles
Afin de boire nuit et jour.

Vivent vivent tous ces gros nez
Qui sont rouges et boutonnez,
Ce sont soldats
Qui n'ont pas suivi le dieu Mars ;
Ils aiment mieux faire la guerre
Sous l'étendart
Du grand dieu des bouteilles
Et non point parmy les hasards.

Beuvons à la santé du Roy
Compagnons faites comme moy
Prenez ces pots
Trinquons à tire-larigot (160) ;
Si l'on pouvoit à coups de verre
Vaincre l'Anglois
Le pays de l'Angleterre
Seroit bientot venu françois.

CHANSON

SUR LES INCOMMODITÉS DU MÉNAGE.

Sur le chant : *Seray-je toujours malheureuse en amour ?*

Garçons qui cherchez fortune
Faites ainsi comme moy,
Je change comme la lune
Je suis plus heureux qu'un Roy,

De n'aimer qu'en un endroit,
C'est une chose importune
Je veux bien aymer
Et non pas marier.

Quelques-uns blasment la vie
Qui s'adonne au changement,
Ils en parlent par envie,
Je ne le voy autrement :
Dit on pas communément
Qu'une même sausse ennuye.
Je veux, etc.

Pour avoir l'ame contente
Il faut être aimé partout :
Celuy qui n'a qu'une amante
Est un fer qui n'a qu'un clou,
Un renard qui n'a qu'un trou.
Un ver qui n'a qu'une fente
Je veux, etc.

Vray est que le mariage
Est pour vivre chastement,
Mais il y a plus de rage
Que de vray contentement;
Et en danger bien souvent
D'acquerir un cocuage :
Je veux, etc.

Si vous prenez une femme
Qui soit plus riche que vous,
Vous n'en aurez que du blâme,
Et vous dira tous les jours,
Que vous n'aviez que des pous
Quand vous futes mis ensemble.
Je veux, etc.

Vous serez en mille peines
Si la prenez pauvrement,
Et ne passerez semaines
Sans avoir quelque tourment,
D'elle ayant le plus souvent
Dix mille fievres certaines :
Je veux, etc.

Et si votre femme est belle
C'est une sujétion
De faire la sentinelle,
Craignant qu'à votre maison
Ne vienne quelque mignon
Se réjouyr avec elle :
Je veux, etc.

Si prenez une laidure
Pour épouse avecque vous,
Vous n'en aurez rien qu'injure
Étant jalouse de vous,
Elle dira à tous coups
Que d'elle n'avez cure :
Je veux, etc.

Si d'humeur gaie et polie
Vous êtes un peu plaisant
Ou remply de courtoisie
Vous verrez au même instant,
Que votre femme grondant
Se mourra de jalousie :
Je veux, etc.

Puis quand on est en ménage,
Il faut du pain et du bois,
De la chair, du potage,
Et du beure quelquefois;
Des choux, des feves, des poix.

Et tout plein d'autre bagage,
Je veux, etc.

Et quand la femme est en couche
On voit le pauvre mary,
Qui va et vient à la course
Comme un oyson étourdy,
Et tant qu'au soir qu'à midy
Toujours la main à la bourse :
Je veux, etc.

Mais sa douleur plus amère
Et son plus grief tourment,
C'est quand nombre de flennieres (161)
Luy viennent dire souvent,
Il faut du lait à l'enfant
Et du bon vin à la mère,
Je veux bien aymer
Et non pas marier.

CHANSON BACHIQUE

Sur le chant du *Balet provençal.*

J'ay rencontré un gros marchand (*bis*)
Qui avoit l'esprit si méchant,
De blamer la bouteille,
Je luy ai dit : ah mon amy,
Je croy que tu es endormy
Faut que je te reveille,
Tien pren du vin; il l'a taté
Puis aussitot il a chanté

Bon bon bon que le vin est bon
Par ma foy j'en veux boire.

Je rencontray un vieux reveur (*bis*)
Tombé dans une grande erreur,
De mepriser la vigne
Il ne parloit que des ecus
Et disoit que le gros Bachus
Étoit un Dieu indigne
Mais ayant de ce vin taté
Tout aussitot, etc.

Je rencontray un médecin (*bis*)
Qui venoit de voir un bassin,
Pour juger d'un clystère
Je luy ay dit pauvre insensé
Goute ce vin nouveau percé
Voyla comme il faut faire.
Sitost qu'il en a eu gouté
Incontinent il a, etc.

Je rencontray un grand plaideur (*bis*)
Qui étoit en mauvaise humeur,
Ayant une colique
Sans moy il s'en alloit mourir,
Je luy ai fait pour le guarir
Tetter une barique,
Il n'en eut pas plutot tetté
Que tout joyeux il a, etc.

Je rencontrai un gros Flamant (*bis*)
Qui ne parlait incessamment
Que de sa double bière,
Je luy ay dit, pauvre garçon
Quitte ton amere boisson;
Lors venant à me croire

Du bon piot (162) il a taté
Et sur le champ il a, etc.

Je rencontray un messager (*bis*)
Qui de couleur vint à changer
  Auprès d'une fontaine;
Pour le remettre en son chemin
Je luy fis prendre un peu de vin,
  Ayant repris haleine
Dessus mon col il a sauté
Et tout gaillard il a chanté, etc.

Je rencontray un bon repas (*bis*)
Ou chacun ne s'épargnoit pas
  D'emporter la victoire,
Mais il me faut faire raison
C'êt au maitre de la maison
  Ayez en donc mémoire,
Il faut tous boire à sa santé
Puisque luy même il a chanté, etc.

Je rencontray un idiot (*bis*)
Qui meprisoit le doux piot
  Et s'en faisoit acroire,
Je le querelle devant tous
Luy donnant de si rudes coups
  Qu'il saignoit des machoires,
Se voyant ainsi maltraité
Il fut bien contraint de chanter, etc.

Je rencontray un avocat (*bis*)
Qui etoit si fort délicat
  Qu'il ne vouloit point boire,
Je luy ai dit, ah pauvre fou
Vien t'en souper avecque nous
  Tien vuide ce grand verre,
Sitot qu'il eut du vin taté

Ainsi que nous il a chanté,
Bon bon bon que le vin est bon
Par ma foy j'en veux boire.

CHANSON DES BONS BIBERONS

Si j'ayme bien le raisin
J'ayme encore mieux le vin
Et en bois
Quand j'ay soif,
En esté quand il est frais
J'en tire un verre à longs traits
Blanc ou gris
Sans mépris,
Car lorsque je bois de l'eau
Je suis faible du cerveau.
J'ai la teste
Si mal faite
Que j'en sens sur mon cœur
La froideur.

Belle terre qui produit
Ce beau et précieux fruit,
Qui nos nez
Boutonnez
Nous rend, d'en boire souvent,
Fais nous poursuivre en avant,
Au pressoir
Ayant soif,
Afin que tous nous beuvions,
Et que nous soyons champions
D'une table

Délectable,
Et que Bacchus sur cu
Soit vaincu.

D'eau de fontaine et de puits
J'en bois le moins que je puis,
Et m'abstiens
Et contraint
A n'en boire que bien peu
Quelle n'ait senti le feu,
Gazouillant
Et bouillant,
Craignant trop que m'adviendroit
Que mon mal s'empireroit :
Ma colique
Sciatique
Me prendroit plus souvent
Que devant.

Quand au jour de Saint-Martin
L'on ne fait rien que festin
Des jambons
I très bons :
L'on y vuide des tonneaux
De ces jolis vins nouveaux
Des plus purs
Et plus murs.
Ce jour là tous les gros nez
Qui sont rouges et boutonnés
Font ripaille
Quoy qu'il vaille
Très joyeux et dispos
Près les pots.

Un jeune apprentif beuveur
Qui estoit de la faveur
S'enroola

Ce jour là
Au rang des nez cramoisis,
Ainsi qu'il estoit requis
Non expert
Comme appert
Helas! le pauvre Silvain
Mit de l'eau dedans son vin.
L'assistance
Sans offence
Se priva du pouvoir
De l'avoir.

Un beuveur tant nuict que jour
Ne désire point l'amour
Ny de soin
N'en a point,
Quant à moy pour mon cerveau
Je ne désire point d'eau
Et m'enfuis
Loin des puits.
Mais ce vin de cramoisy
J'en avale à mon desir
Que ma face
Sans fallace
Aye un teint zinzolin
Le matin.

Nous beuvons bien quelquefois
De ce vin clairet et frais
Fort friand
Et coulant,
Pour celuy qui est couvert
Nous le gardons pour l'hiver
A loisir
Sans aigrir
Lorsqu'il est conservé vieux
Il est plus délicieux

Rend les veines
Bien plus seines
Et le cœur plus royal
Et loyal.

Si le poëte veut rhimer
Pour mieux son vers animer,
Il prend
Paravant,
Il fait parler les Latins
Chanter les musiciens
En beaux vers
Très divers.
Ce bon poëte Anacréon
Disoit à un forgeron
Que la terre
Veut bien boire
Beuvons donc puisqu'on void
Que tout boit.

AIR DE COUR

Sur le chant : *Je fuis votre beauté.*

J'ay trop longtemps célé
Le feu dont j'ay brulé
Depuis l'instant qu'un tel objet vainqueur
Fut par ses attraits maistre de mon cœur
C'est assez soupiré
Dans la contrainte
Il faut déclarer
Que pour Philis mon ame atteinte

Accroist chaque jour
L'excès de son amour.

Ouy Philis vos beaux yeux
Sont l'objet de mes vœux,
Et leur regard remply de tant d'appas
Donne à mon cœur un amoureux trépas
Mais mon sort est bien doux,
Reyne des ames
Si des memes coups
Qui m'ont vaincu causent vos flames,
Et si vos desirs
Égalent mes plaisirs.

Je suis au désespoir
Quand je ne puis vous voir,
Et mon desir, de cet éloignement
Accroît toujours l'excès de mon tourm nt.
Finissez mon malheur
Belle maîtresse,
Voyant ma douleur
Et empechez que la tristesse
D'un funeste effort
Ne me cause la mort.

J'aime avec passion
Et mon affection
A pour sa fin un si rare sujet,
Que de tout autre il est le plus parfait :
Belle Philis c'est vous
De qui les charmes
Paroissent si doux,
Qu'aucun ne peut vous voir sans flame
Ny garder son cœur
Contre un si beau vainqueur.

RAILLERIE UNIVERSELLE

SUR LES CRIEUSES DE VIEUX CHAPEAUX DANS LA VILLE DE PARIS.

Dans Paris la grand' ville
On y void chaque jour
Plusieu s femmes et filles
.Qui crient tour à tour,
Qui a de vieux chapeaux,
De vieux souliers de vieilles bottes
De vieux guenillons, de vieux chifons.
Remplis de crotes
Achetons, vendons
Commere Jeanneton
Pour boire du vin
Tant au soir qu'au matin.

Elles vont à la Cage (183)
Pour prendre leur déduit,
C'est où elles font rage,
Ayant fait leur profit :
Demandez du blanc ou du clairet
Dame Nicole
Faites promptement et vitement
Vous etes fole :
Ne nous enquetons
Commère beuvons donc,
Tel le payera
Qui sa part n'en boira.

Tous les jours dans la rue
On les void promener

Avec leur col de gruë
Pour vendre ou acheter :
A quoi pensez vous criant si fort,
Dame Perrette
Vous ne dites mot,
N'y a que moy et Guillemette
Faut que les chiffons
Commère Jeanneton
Et les guenillons
Fassent boire du bon.

Lorsqu'elles sont entrées
Pour boire au cabaret,
On diroit d'une armée,
Au bruit de leur caquet :
Faites moy raison
De la santé de Jacqueline
Verse donc du bon, de ce flacon,
Dame Claudine,
Faut que les chiffons
Commere Jeanneton,
Et les guenillons
Fassent boire du bon.

Etans l'autre jour quatre
Dans l'isle du palais
Elles se vouloient battre
Pour l'habit d'un laquais;
Vous avez grand tort
De me blâmer commère Jeanne
Beuvons bien plutot
Car le bon vin me ravit l'ame :
Faut que les chiffons
Commere Jeanneton
Et les guenillons
Fassent boire du bon.

Trois femmes de leur bande
Au faux-bourg Saint-Germain
Dançant la sarabande
Beurent huit pots de vin :
Quand vint à conter et payer
La drolerie,
A falu laisser les vieux chapeaux
Et friperie,
Faut que les chiffons
Commere Jeanneton
Et les guenillons
Fassent boire du bon.

Vont elles à la hale
S'efforcent de tromper
Soit femelle soit male
A vendre ou acheter :
Ayant fait leur coup elles s'en vont
Droit à la Cage
A la Tour d'argent ou au Croissant
Pour faire rage;
Faut que les chiffons
Commère Jeanneton,
Et les guenillons
Fassent boire du bon.

La femme à Jean Gribouille,
L'autre jour s'ajusta
Le nez comme une andouille,
Ayant vendu un drap;
Puis elle s'en vint boire du vin
A la Pucelle
Avec un cadet brave et bien fait
Assis près d'elle;
Faut que les chiffons
Commère Jeanneton

Et les guenillons
Fassent boire du bon.

Qui a fait la chansonnette
C'est un bon compagnon
Écoutant leurs sornettes
Au petit Pavillon
Qui allait disant en se gaussant
Prenez courage
En sortant d'icy, vous faut aller
Droit à la Cage :
Faut que les chiffons
Commère Jeanneton
Et les guenillons
Fassent boire du bon.

COURANTE DE LA REINE

Je meurs d'amour dedans mon cœur,
Qui eut été vainqueur
Sans la beauté
De qui je suis doucement enchanté :
Mais quel bonheur je ressens dans ma peine
Ma Philismene
Puisque mes yeux
Brulent d'amour enflamez de tes feux.

L'aurore moins belle que toy
Ne suis que ta loy
Et le soleil
Te reconnoit pour être sans pareil :
Les beaux esprits te trouvent sans seconde

Et tout le monde
Void que les Dieux
Brulent d'amour enflamez de tes yeux.

Beauté de qui les traits vainqueurs
Blessent tous les cœurs,
Mais dont l'humeur
N'a bien souvent qu'une feinte rigueur
Deux beaux amans sont captifs sous ta chaîne
Belle inhumaine
Lequel des deux
Rens-tu content ou laisse malheureux.

Si tu ne les viens secourir
Ils vont mourir
Et sur le pré
Chacun d'eux voit le trepas asseuré :
Tu soutiens mal le secret de tes charmes
Si par les armes
Perdant le jour
Tu laisses en mal les conquetes d'amour.

Ma Philis ta rare beauté
Perd de liberté
Et fais souffrir
Un prince qui pour toy voudroit mourir
Accorde luy dans son amour fidèle
Une étincelle
De ce beau feu
Qui le consomme et brule peu à peu.

CHANSON A BOIRE

Quand je me leve le matin
Ma premiere besogne
J'entre dans la Pomme de Pin (164)
Pour chercher quelqu'ivrogne
Car c'est mon élément
Que d'etre au cabaret,
Dépensant mon argent
Je n'ay point de regret.

Lors que j'ay perdu l'appetit
Et que je suis malade
Je tache petit à petit
De reprendre courage,
Je bois deux ou trois coups
D'excellent vin muscat,
Il n'ét rien de si doux
Ny de si délicat.

Puis je demande à mon laquais
Que veux-tu que je mange
J'ay vu là-bas de bons poulets
A la sauce à l'orange
La tranche de jambon
Et le bon vin muscat
Il n'ét rien de si bon
Ny de si délicat.

Après avoir bien déjeuné
Le diner tot s'avance,

D'une langue de bœuf salé,
Qu'apporte la servante;
Car c'êt mon élément
Que d'etre au cabaret,
Dépensant mon argent
Je n'ay point de regret.

A midi je suis coutumier
Pour mon grand avantage
D'envoyer dire chez Cormier
Qu'on me fasse un potage;
Où tout soudain je cours
Chercher les Trois cuillers
Dedans la rue aux Ours,
L'un de mes bons quartiers.

A gouter l'on me fait plaisir
De m'envoyer au Diable,
Quand j'y suis c'êt tout mon desir
Que d'y causer à table :
Sortant de ce logis,
L'Ange je vais chercher
Car c'êt du Paradis
Que je veux m'approcher.

L'on m'a défendu les procès
Et la chicanerie
Pour moy j'ay quitté le palais
Et l'advocasserie
C'êt tout mon élément
Que d'etre au cabaret,
Dépensant mon argent
Je n'ay point de regret.

Le tabac ne m'est plus de rien
Tant icy qu'à l'armée
Car j'ay reconnu que mon bien

S'en alloit en fumée :
Le vin du Cher amy
Celuy du Verd galand
Me rendent plus hardy
Et plus fort que Roland (165).

J'ay de l'argent à intéret
Même dans la Bastille (166)
Et dans les plus gros cabarets
Qui soyent en cette ville
La Grosse tete en tient
Qu'elle me garde bien
Et le Sauvage aussi,
Je n'y pretens plus rien.

En tous lieux j'ay bon entregent
Et tout chacun m'admire
Lorsque la croix d'or ou d'argent (167)
En ma poche on voit luire;
Je suis le bien venu
Quand je paye l'ecot,
Mais quand je suis tout nu
L'on me prend pour un sot.

CHANSON D'AMOUR

A Paris y a une fille,
Mariée nouvellement,
Qui se peigne et se mire
Dans un beau miroir d'argent.
Dieu te garde, la Rose,
Ne te moque point des gens.

Elle se peigne et se mire
Dans un beau miroir d'argent,
Mais sa mere luy va dire,
Marguerite, boutte avant.
  Dieu te garde, etc.

Mais sa mere luy va dire,
Marguerite, boutte avant.
Regardez si je suis belle,
Ou si mon miroir m'y ment.
  Dieu te garde, etc.

Regardez si je suis belle,
Ou si mon miroir m'y ment.
Vous êtes un peu brunette,
Vous enchargez d'un enfant.
  Dieu te garde, etc.

Vous êtes un peu brunette,
Vous enchargez d'un enfant.
Quand tu te mis en ménage,
Tu n'avais vaillant six blancs.
  Dieu te garde, etc.

Quand tu te mis en ménage,
Tu n'avais vaillant six blancs.
Maintenant que tu es riche,
Tu portes le satin blanc.
  Dieu te garde, etc.

Maintenant que tu es riche,
Tu portes le satin blanc.
Tu portes robe sur robe,
Et le demi-ceint d'argent (168)
  Dieu te garde, etc.

Qui a fait la chansonnette,

Un bon garçon d'Orléans,
Qui caressant sa maîtresse
Lui levait son satin blanc.
Dieu te garde, la Rose,
Ne te moque point des gens.

CHANSON RÉJOUISSANTE

DES BONS ENFANS FAISANT CHÈRE ENTIÈRE DE LA TABLE ET DU LIT.

Des dames de condition
Nous donnant la collation,
Nous étions fort grand nombre
Des concombres l'on nous donna;
Je m'écriai voyant cela,
Que de con, que de con, que de concombre,
Que de vi, que de vi, que de vinaigre
Que de vinaigre il faudra.

Après cela on nous donna
Du bœuf salé entre deux plats
Mais étant en si grand nombre
Des concombres l'on redoubla
Je m'écriai voyant cela, etc.

Puis après on nous donna
Une andouille comme le bras,
Mais nous étions grand nombre
Des concombres on redoubla ;
Je m'écriai voyant cela, etc.

Après cela on nous donna

Une dondon entre deux draps
Mais nous étions grand nombre
Des concombres on nous donna;
Je m'écriai voyant cela, etc.

Ensuite on nous apporta
Quatre bouteilles d'hypocras
Mais nous étions grand nombre
Des concombres on nous donna
Je m'écriai voyant cela, etc,

Sur la fin on apporta
Cinq ou six pipes de tabac
Nous étions si grand nombre
De concombres on nous soula
Je criai tout cette nuit-là
Que de con, que de con, que de concombre.
Que le vi, que le vi, que le vinaigre
Que le vinaigre nous manqua.

REGRETS DES NATURELS FRANÇAIS

SUR LA MORT DE MONSIEUR LE MARQUIS DE RAMBURES (169), DÉCÉDÉ DES BLESSURES QU'IL REÇEUT DES ENNEMIS AU DERNIER SIÉGE DE LA CAPELLE PAR LES FRANÇAIS.

Sur le chant : *Le mauvais riche fut damné.*

Pleurons, François, amèrement,
Qu'un regret à jamais nous dure,
Voyant qu'un triste monument
Nous retient monsieur de Rambures.

Pleurons le bien aymé du Roy,
Ce grand appuy de la couronne,
Pleurons le pilier de la foy,
Que mort un laurier environne.

Pleurons ce père des soldats,
Regrettons ce vaillant Achille,
Qui dans les plus rudes combats
Jamais ne s'est montré débile.

Avecque les enfants de Mars,
Qu'estimoit ce tuant tonnère
Il avait franchi les hasards
Qui sont journaliers à la guerre.

Il marchoit aux coups le premier
Cosant de grande prudence,
Prompt à l'ennemy chatier
Avec rigueur force et prudence.

Ce chef étoit de grand conseil
Judicieux courtois affable,
Si bien qu'à peine son pareil
Etoit sur la terre habitable.

Dans les sièges dans les assauts
Et dans le plus sanglant orage,
Il passoit tous les généraux
En destérité et courage.

Temoins les travaux et les soins
Qu'il a pris dans la Picardie,
Et dans les lieux circonvoisins
Servant son Roy et sa patrie.

Mais enfin ce vaillant seigneur
Dans une très juste querelle,

Receut plusieurs coups par malheur
Aux tranchées de la Capelle.

Son sang bien cher lors il vendit
Qu'il se vit privé du bras gauche,
Car du droit il se défendit
Tuant l'ennemy qui l'approche.

Il s'échappa des ennemis
Tout couvert de playes mortelles,
Jesus-Christ n'ayant pas permis
Qu'il moûrut en leurs mains cruelles.

L'on rechercha tous les moyens
Pour l'alléger dans sa souffrance,
Y mandant les chirugiens
Les plus renommés de la France.

Le Roy sachant le grand malheur
Tombé sur ce généreux homme,
Luy envoya pour le plus seur
Les médecins de sa personne.

L'on se servit de ferremens
Selon que jugea leur science,
Et des plus promps médicaments
Qu'il souffrit avec patience.

Dedans l'excès de son tourment
Recherchant le plus nécessaire,
Dieu invoquait à tout moment
Et la Vierge sa chère mère.

Se doutant de finir ses jours
Ce seigneur dévot et fidèle
Aux sacremens eut son recours,
Et les receut d'un fervent zèle.

Mais enfin vexé de douleurs
Sans cesse la Vierge il reclame,
Et puis au Seigneur des seigneurs
Doucement il rendit son âme.

François prions Dieu pour celuy
Qui défendoit notre province,
Et qui malgré notre ennemy
Servoit fidèlement son prince.

CHANSON

PLAISANTE DU DIABLE D'ARGENT (170), A QUI TOUTES SORTES DE GENS TIRENT A PRÉSENT.

Sur le chant : *Seray-je toujours malheureuse en amour?*

Approchez vous je vous prie
Pour entendre et écouter,
Une chanson fort jolie,
De plusieurs gens de métier,
Qui désirant d'attraper
Leur pauvre chienne de vie
Tirent maintenant
A ce diable d'argent.

Entre ceux qui ont la vogue
Pour mieux l'argent attraper
Laissons les vendeurs de drogue
Pour discourir des Meuniers :
Nous pourrions bien asseurer
Qu'ils sont les premiers au roole
Chacun va tirant, etc.

Ils ont bien fait leur fortune
Cette année au trictrac,
N'oubliant pas leur coutume
De pecher deux fois au sac,
C'est pour rehausser l'état
De madame la meunière,
  Chacun va tirant, etc.

Le Boulanger est habile
Pour accroître son levain
Quand quelque femme de ville
Luy donne à cuire son pain,
D'en gripper un bon lopin,
Pour en nourir sa famille,
  Chacun va tirant, etc.

Le Tavernier est modeste
Qui comme expert médecin,
Pour guérir du mal de tête
Met de l'eau dedans le vin,
C'est un moyen très certain
Pour la pipe faire croître :
  Chacun va tirant, etc.

Entre gens de conscience
On dit que le Patissier
Sçait fort bien la manigance
Pour la pécune attraper,
Mettant dedans les patés
Des os en grande abondance.
  Chacun va tirant, etc,

Le Tessier (163) est très fidèle
Qui dérober ne voudroit
Un demy quartier de toile,
Car on s'en apercevroit,
Mais s'il reste du filet

N'en rendra qu'une parcelle.
  Chacun va tirant, etc.

Or pour les Tailleurs de robes,
Autrement dit couturiers,
Il ne dy point qu'ils dérobent
Nenny car c'est leur metier,
Que d'en avoir un quartier
Ou bien une demy-aune :
  Chacun va tirant, etc.

Parlant avec révérence
De messieurs les sauetiers,
Ils ne voudroient d'asseurance
En racoutrant vos souliers,
Fidèlement vous tromper
Ils ont trop de conscience;
  Chacun va tirant, etc.

Est-il point très véritable
Que même les Chaudronniers
Qui sont noirs comme vrais diables.
Ne peuvent pas s'empecher
Pour de la bille attraper,
Mettre auprès du trou la pièce.
  Chacun va tirant, etc.

Il n'est pas jusqu'aux Servantes
Qui ne veulent attraper
Des testons, pretant leurs fentes
Afin de se marier
Laissant bien souvent entrer
Le chat dedans la dépense.
  Chacun va tirant, etc.

Or voilà comme les hommes
Recherchent trop ardamment

Les biens au temps où nous sommes,
Qui ne durent qu'un moment :
Puisqu'il est très constant
Qu'à Dieu faudra rendre conte
Quittons maintenant
Ce faux diable d'argent.

GUIDON BACHIQUE

OU CHANSON POUR TROUVER LES BONS CABARETS DE PARIS (176).

Sur le chant : *Amy, ne passons pas Créteil.*

Si tu veux prendre tes ébas
Dans les cabarets pleins d'appas,
Et faire bonne chere,
Dans cette chanson tu verras
Leur demeure ordinaire.

Je te conseille à ton reveil
De rechercher le *Beau-Soleil*
Puis d'aller faire hommage
A ce breuvage sans pareil
Pris dans la *Belle-Image*.

De visiter pren le soucy
La *Croix-d'Or*, la *Croix-Blanche* aussi,
Saint-Jean, la *Magdelaine*,
Car le muscat et vin d'Aï
Coulent de leurs fontaines.

D'une semblable affection,
Entre à l'*Annonciation*

A *Saint-Martin*, à l'*Ange*.
Dans ces lieux de discrétion
Tu boiras sans mélange.

De là faut etre coutumier
De visiter monsieur *Cormier*
Aussi le *Boisselier* :
Si tu veux l'argent employer
Tu y feras grande chère.

Pour faire encore grand festin
Entre dans la *Pomme-de-Pin*
Ou bien dans la *Galère*,
Le *Petit-Diable* est son voisin
Ou l'on fait bonne chère.

Si tu veux le *Mouton* chercher
Des *Trois-Torches* il faut t'approcher
Et ne sois pas si bête
Que tu n'ailles sans trébucher
Droit à la *Grosse-Tête*.

Soit en Eté soit en Hyver
Tu dois aimer le *Chesne-Verd*,
Le *Raisin et la Treille* :
Et si tu es à boire expert
Pren toujours la *Bouteille*.

La *Table-Roland* c'est ton fait,
Les *Trois-Poissons*, le *Grand-Cornet*
Ils sont l'un près de l'autre :
Et si tu veux boire à souhait
Tu n'iras point à d'autre.

Si tu veux faire un bon repas
D'entrer au *Bœuf* ne manque pas
Dans la rue de la Harpe,

Cêt un cabaret plein d'appas,
Et digne de remarque.

Te faut fréquenter désormais
La *Tour-d'Argent* et le *Palais*
La *Bastille* et *Vincennes*
Tu ne te souleras jamais
De leur vineuse veine.

Pour montrer que tu es François
Pren l'*Echarpe-Blanche* et me crois
Et l'*Epée-Royale*
Montre au *Lyon*, si tu le vois
Ton ame martiale.

Si tu veux *Trois-Mores* choquer
Au *Galion* faut t'embarquer
Pour voyager sans peine
Deux-Dauphins verras sans manquer
Puis après la *Seraine*.

Surtout ne sois pas négligent
Prendre l'*Escu-d'Or* et d'*Argent*,
Et l'*Ecu-de-Bretagne*,
Là tu verras en voyageant
Le *Pays-de-Cocagne*.

Aux *Trois-Cuillers*, un blon valet
Fournira d'un vin pur et net,
Pour te rougir le trogne :
Puis entre au *Petit-Cabaret*
Près l'hotel de Bourgogne.

Visite ces bons cabarets,
Le *Sauvage* et les *Trois-Maillets*,
L'*Hermitage* et le *Cygne*,

Et dans ces lieux comme aux *Trois-Rois*
L'on fait bonne cuisine.

La marmite encore va fort bien
Au *Petit-Broc*, plein de bon vin,
Au *Paon* et à l'*Etoile*,
Au *Grand-Cerf* et au *Pot-d'Etain*,
Leur breuvage est fidèle.

Va faire aussi *gaudeamus*
Au *Petit* et au *Grand-Bacchus*
Et à la *Tête-Noire*
Sans oublier l'excellent jus
De la *Ville-d'Auxerre*.

Quinze verres de vin sont bons,
Une *Lamproye* et *Trois-Pigeons*
Un *Pourcelet* encore,
Le *Cochet* et les *Deux-Saumons*
Valent qu'on les honore.

La *Pucelle* et ses doux attrais
Font chercher l'*Isle-du-Palais*,
Le *Roy-Charles* est fertile.
La *Queue-de-Renard* est près
Et le *Sauvage* en l'Isle.

Dans la *Chaire* ou le *Berceau-d'Or*
Tu pourras reposer encor
Puis aux *Entonnoirs* passe,
De rencontrer je te fay fort
Un *Cochet* à la *Chasse*.

La *Nef-d'Argent*, le *Galion*
En revenant du petit pont
A la *Porte-Dorée*;

La *Fleur-de-Lys* et le *Mouton*
Ont de bonne purée.

Te conseillant boire un bon coup
Exprès je t'enseigne le *Loup*,
La *Corne* et le *Sauvage*,
Le *Griffon* qu'on connaît partout
Et l'*Homme-de-Vilage*.

Bref va chercher des vins frians
Dedans la *Forest-d'Orleans*
Et si tu ne te sens riche,
Au *Moulinet* fay tes dépens
Ou dans le *Pié-de-Biche*.

CHANSON FORT RÉCRÉATIVE

SUR LES FACÉTIES DES CHARLATANS.

Sur le chant de *Mélaigne*.

Escoutez la drollerie
Et le plaisant passetemps
Que cause la comédie
Que font les vendeurs d'onguent
Car on n'en vid de longtemps
Sur le quay davantage,
Aussi voit on plusieurs gens
Courir voir Jean Potage (172).

Là on y voit la jeunesse
Y accourir tous les jours
Pour apprendre la finesse

Que l'on exerce en amours;
Car tout son plus grand discours
 N'est que de cocuage :
Ce sont les traits et fins tours
 Que montre Jean Potage.

Plusieurs dames de la ville
Y abondent bien souvent
Aussi font bien plusieurs filles
Pour en voir l'ébatement.
A la fin dedans Rouen
 On n'aura de langage,
Que celuy du rudiment
 Que donne Jean Potage.

Les novices d'amourettes
Qui vont accroissant toujours
N'estoient point assez finettes
Pour exercer leurs fins tours,
S'ils veulent faire leurs cours
 En l'amoureux servage
Qu'ils fréquentent tous les jours
 La classe de Jean Potage.

L'on y void femmes et filles
Y apporter leur denier,
Des quatre coins de la ville
Y vient gens de tous métiers;
Mais surtout les savetiers
 Emportent l'advantage;
Car ils quittent leurs souliers
 Pour oüyr Jean Potage.

Leurs femmes leur font la grogne
Quand ils les voyent sortir,
Et qu'ils quittent leur besongne
Pour y prendre leur plaisir;

Ils maudissent sans mentir
  Ce nouveau badinage
Et l'heure qu'on a permis
  Sur le quay Jean Potage.

J'avons bien se disent elles
Affaires de telles gens
Qui oüyt jamais les nouvelles
Que disent ces charlatans :
Au diable soient les onguents,
  Et tout leur tripotage :
La faim que j'avons aux dents
  Empoigne Jean Potage.

Rouen est donc leur retraite,
Et le refuge fatal
Des vendeurs de savonnette,
De poudre et de métridal, (173)
S'il peut soulager le mal
  Qu'ils disent par langage,
Qu'ils le vendent hors l'estal
  Ou monte Jean Potage.

Mesme dedans cette ville
Des crieurs de mort aux rats
S'en viennent file à file
Pour y faire aussi leur cas :
Un pourpoint de taffetas,
  Ils ont pour tout bagage,
Et vendent ce vieux fatras
  Comme fait Jean Potage.

Ils vous font en deux canettes
Changer l'eau en plusieurs vins,
Vendent des poudres secrettes
Poudre aux vers et muscadins,
S'ils avaient quelques badins

Montés sur un estage
Ils tromperoient les plus fins
Comme fait Jean Potage.

C'est un grand plaisir d'entendre
Des savetiers le devis;
Car on ne sait comment prendre
Leur louange ou leurs mépris.
Tantot le Grec a le pis (174)
Et le Turc l'avantage :
La Roze ils vantent aussi
Avec son Jean Potage.

L'on y voit le maistre Gille, (175)
Avec le Roy des vielleux
Dont les postures subtiles
Font rire les plus fascheux :
Le Diable n'est si hideux
Comme il est au visage
Et tasche de faire mieux
Que ne fait Jean Potage.

L'un y danse sur la corde
L'autre saute à reculon
L'un à son maitre s'accorde,
Ainsi que fait Du Buisson
Qui gazouille la leçon
Comme un gay dans sa cage
Pour attraper le michon (176)
Comme fait Jean Potage.

Toutes les pauvres servantes
Vont maudissant sans cesse,
Telles gens qui font la vente
De la poudre à resveiller (177),
Car on les void friponner
Et frotter leur bagage

Quand elles ont sur le fessier
La poudre de Jean Potage.

Ils causent d'autres misères
Car plusieurs petits garçons
Font l'escole buissonniere
Pour aller ouyr leurs leçons
Puis des poires de fesson
Ont le soir pour l'usage,
Qui fait mille maudissons
Donner à Jean Potage.

Filles qui avez des dertres
Ou mangeaisons des testons
Si vous usez des receptes
Que baillent ces compagnons
Gardez que les enfançons
Ne vous restent pour gage :
Ne vous fiez aux testons
De tous ces Jean Potage.

CHANSON TRÈS-FACÉTIEUSE

A présent je vous confesse
Que tout est plein de cocus,
Qu'un chacun bransle la fesse
Que chacun jouë du cu :
Chacun fait cy, chacun fait ça
Tout le monde fait cela,
Tout le monde rit
Et tout le monde baise
Tout le monde met cu bas

Les maris ont leurs maitresses
Les femmes ont leurs galans
Les maris baisent sans cesse
Les femmes incessamment,
Chacun, etc.

La demoiselle suivante
Est pour le maitre d'hotel
Le laquais void la servante
Ou il s'en va au bordel :
Chacun, etc.

Un clerc a bien l'impudence
Quand son maitre est au palais
De baiser en son absence
Sa maitresse, s'il lui plait :
Chacun, etc.

Tous les courtaux de boutique
En font tous leurs sobriquets
Et en sont mélancoliques
Pour n'etre dans les caquets.
Chacun fait cy, chacun fait ça
Tout le monde fait cela,
Tout le monde rit,
Et tout le monde baise
Tout le monde met cu bas.

CHANSON POUR DANSER

Ne veux tu pas t'arreter,
Tu me veux

Malheureux
Tu me veux baiser;
Ne voy tu pas que ma mère
A toujours les yeux sur moy,
Et qu'elle dit en colère
Que j'auray tantot le fouët.

Elle me défend toujours,
De parler
De traiter
De discours d'amour,
Et d'une mine sevère
Me montrant le bout du doit,
Elle me dit en colère
Que j'auray tantot le fouët.

Laisse là mon petit cœur,
Menacer
Et crier
N'aye point de peur
Malgré sa mine sévère
Je te jure sur ma foy,
Bien qu'elle soit en colère,
Je t'exempterai du fouët.

Faut il pour un passetemps,
Qui commence
Et finit
Presqu'au même temps,
Que je sois à la misère
D'une mere qui me voit,
Et qui me dit en colère
Que j'auray tantot le fouët.

RÉPONSE AUX OUY-DA

Pressant Philis
Au lit l'avois surprise,
En souriant
Elle m'a dit
Nenny, nenny,
La place est prise.

Permettez-moy
De toucher votre juppe :
De me vouloir
Tout posseder
Nenny, nenny,
C'êt être dupe.

Pestez, jurez,
Appellez moy volage,
Car j'ay fait vœu
De payer de
Nenny, nenny,
Ceux de votre age.

Petit amour
Tu as peu de puissance
Car ma Cloris
Ne m'offre qu'un
Nenny, nenny,
Sans complaisance.

J'avois fait vœu
D'être religieuse,

Mais mon amant
Me va disant
Nenny, nenny,
Tu es trop pieuse.

De tout mon cœur
Au ouy da je renonce,
Car ma Philis
Me dit toujours
Nenny, nenny,
En sa réponse.

J'avois juré
De quitter ma cruelle,
Mais mon amour
Me dit toujours
Nenny, nenny,
Elle est trop belle.

CHANSON BACHIQUE

DES VICTOIRES DE BACCHUS SUR LA PUISSANCE DE L'AMOUR.

Sur le chant : *Philis, vous vous plaignez en vain.*

Marc Antoine roy des Romains (178)
Qui ne demandoit qu'à combattre,
S'il n'eut point aimé Cleopatre
Il eut vaincu tous les humains;
Quittons, quittons ce dieu volage,
Il vaut bien mieux boire à longs traits,
Que de vivre dans l'esclavage
Sous la puissance de ses traits.

Cupidon ne peut chés Bachus
Trouver un lieu qui soit propice,
Parmy les beuveurs c'est un vice
De s'adonner trop à Venus.
Quittons, etc.

Un amoureux morne et transy
N'a jamais tant de bonne grace,
Que moy qui bois à pleine tace
Sans avoir de l'amour soucy :
Quittons, etc.

Pour avoir méprisé le vin
Salomon perdit la sagesse :
Pour accoler trop sa maitresse
Fut frustré du monde divin,
Quittons, etc.

Fuyons les beautés et l'amour
Beuvons du vin quoy qu'il en coute,
Puisque Cupidon ne voit goute,
Il nous pourroit priver du jour.
Quittons, quittons ce dieu volage,
Il vaut bien mieux boire à longs traits,
Que de vivre dans l'esclavage
Sous la puissance de ses traits.

CHANSON EN LANGAGE PICARD

PROPRE POUR DANSER.

C'est pour ty belle Maïon (179)
C'est pour ty belle ajonque,

Que che cailleu de ton coté
Queoient pu dru que mouque
Et ché coup de fourche
N'est ce pas mie grand pitay.

Colin etoy tout ahuri,
De vir une telle battrie
Colin s'en beau di qu'au derrin
Culbutant de furie :
Chelle tete ahurie
N'eut mie peur un grain.

Colin a racolé Maïon
Pour l'y avoir un chinoire
Une queloque à fil et laine,
Qui est fouelle d'yvoire
Et ly achati coire
Une balle de laine.

J'y ai donné les batisons
Et tout à nô méquine,
Alle m'attaqui d'un grotizon
Tout parmy mes babinne
Je vy ché boudeine
Et cheu gro blajon.

CHANSON D'ADIEU

D'UN AMANT A SA MAITRESSE

J'ay retiré mon épingle du jeu,
Or adieu donc, belle amourelle adieu :

De vous aymer je ne pers que mes pas
Car je voy bien que vous ne m'aimez pas.

Vous êtes belle, ce vous semble avis,
Vous êtes pour avoir quelque beau fils,
Votre beauté un jour se passera,
Vous chercherez qui mieux vous servira.

Un gros lourdeau sera votre mary.
Qui jouira de ce que j'ay chery,
Donnez luy donc je n'en suis envieux,
Je chercheray pour avoir pis ou mieux.

Cher Cupidon tu m'as bien délaissé,
Après m'avoir les deux cotes percé.
Un jour viendra que tu auras regret
De mépriser un amant si discret.

FIN.

TABLE DES CHANSONS

CONTENVES DANS LA CARIBARYE DES ARTISANS.

NOTES

Caribarye. — Ce mot équivaut, dans les patois du Midi, à celui de charivari ; il ne faut pas l'entendre dans le sens de tumulte, mais dans celui d'airs différents mêlés ensemble, ce qui produirait effectivement un charivari si on les exécutait en même temps.

(1) Page 11. — Enfarinés : — Poudrés de farine, mode qui était nouvelle alors ; on fait allusion aussi à l'usage où étaient certains acteurs de se blanchir la face, comme font encore nos Pierrots, pour paraître à la parade sur les tréteaux.

(2) Page 11. — Houspillons : — Nous n'avons pas de terme précis pour rendre ce mot; houspiller, dans ce sens, veut dire habiller grotesquement; les houspillons sont donc ceux qui veulent suivre les modes et le font d'une manière ridicule, soit par leur tournure, soit parce que leur fortune ne leur permet pas de le faire convenablement.

(3) Page 12. — Meunier à l'anneau : — Sur le port au blé il existait plusieurs anneaux pour attacher les bateaux ; un surtout était assez grand pour que les enfants s'en fissent un objet de jeu, en passant au travers. Un garçon meunier qui avait bu plus que de raison, paria qu'il en ferait autant ; il réussit à passer la moitié du corps, mais une fois engagé il ne put en

sortir; on fut obligé de faire venir un serrurier pour couper l'anneau, dont il ne sortit que très-maltraité, et aux huées de tous les témoins de cette scène. Il existe une gravure du temps sur ce petit événement.

(4) Page 12. — Canons : — Ornement adapté au bas du haut-de-chausses. Les canons étaient froncés en haut et s'élargissaient beaucoup par le bas, l'analogie avec le bas des pattes des pigeons pattus est très-exacte. Ce mot entraînait aussi l'idée du haut-de-chausses tout entier.

(5) Page 14. — Charnier des Innocents : — Le cimetière des Innocents était entouré d'une espèce de cloître; le bas, divisé en boutiques, était occupé par des lingères, mercières, écrivains publics, etc. Le comble renfermait les ossements extraits à différentes époques du cimetière, et formait le charnier proprement dit.

(6) Page 15. — Placets : — Siéges sans dos ni bras, comme nos tabourets.

(7) Page 15 — L'épousée montroit Bruneau : — Dicton populaire pour dire montrer son cul; la position de la mariée ne laisse aucun doute à cet égard.

(8) Page 20. — La Guibray : — Foire autrefois très-renommée de Normandie; on a des gravures et des pièces de théâtre qui témoignent de son importance; quoiqu'elle soit bien déchue, il s'y fait encore beaucoup d'affaires en jeunes poulains. — Premier qu'ouvrir : — Pour avant d'ouvrir.

(9) Page 22. — Branle : — Danse du temps.

(10) Page 23. — Double : — Monnaie qui valait deux deniers.

(11) Page 23. — Gaillarde : — Danse du temps.

(12) Page 24. — Cinq-Mars : — Henri Coiffier de Ruzé, marquis de Cinq-Mars, né en 1620, grand écuyer et favori de Louis XIII, conspira non contre

le roi, mais contre le cardinal de Richelieu; il fut condamné arbitrairement et décapité le 12 septembre 1642. Louis XIII, pour qui il s'était perdu, affecta de ne pas le regretter.

(13) Page 24. — M. de Thou : — François-Auguste de Thou, fils aîné de l'illustre historien, prit part à la conspiration de Cinq-Mars et fut exécuté en même temps que lui.

(14) Page 24. — Deux soldats de saint Ignace : — deux jésuites.

(15) Page 25. — Monsieur le Grand : — Cinq-Mars, à cause de son emploi de grand écuyer.

(16) Page 30. — Prise d'Albiac : — Petite ville sur l'Aveyron. Sa prise doit être de l'année 1621.

(17) Page 30. — Le duc de Mayenne : — Henri de Lorraine, duc de Mayenne, grand chambellan de France, fils de celui qui marqua d'une manière si malheureuse dans les troubles de la Ligue; il fut tué en 1621, au siége de Montauban.

(18) Page 33. — Freri : — Faute d'impression pour Ferit, frappe.

(19) Page 37. — Montgommery : — Gabriel de Montgommery, capitaine de la garde écossaise de Henri II, eut le malheur, dans un tournoi où il joutait contre ce prince, de le frapper avec tant de force, que sa lance se rompit et qu'un éclat lui entra dans la tête : comme on le supposait attaché au parti protestant, il fut accusé par la reine d'avoir causé volontairement ce malheur; il jugea prudent de s'éloigner. Il était revenu à Paris lors de la Saint-Barthélemy, et put s'échapper. Il passa en Angleterre. Dans une tentative faite en Normandie, il fut assiégé par Matignon dans Domfront, et obligé de se rendre, avec la condition de la vie sauve; mais Catherine de Médicis, violant la foi promise, pour assouvir sa

haine, le fit amener à Paris, juger par une commission extraordinaire, et décapiter le 27 mai 1574.

(20) Page 37. — Capitaine Lorge : — J. de Montgommery, plus connu sous le nom de capitaine de Lorges, se distingua au service de la France et fut capitaine des gardes écossaises. Il mourut vers 1560.

(21) Page 37. — Henri II, roi de France, né le 31 mars 1518, époux de Catherine de Médicis; blessé par Montgommery, son capitaine des gardes, il mourut de sa blessure onze jours après l'avoir reçue, le 10 juillet 1559.

(22) Page 38. — Trémeur : — C'est le mot latin *tremor*, crainte.

(23) Page 38. — Ducé : — Domaine de Montgommery en Normandie.

(24) Page 38. — Le prince de Condé : — Henri de Bourbon, prince de Condé, né en 1552, chef des protestants après la mort de son père, assassiné à Jarnac en 1588, mourut lui-même empoisonné en 1588.

(25) Page 39. — Monsieur de Mendreville : — Probablement un des chefs du parti protestant.

(26) Page 39. — Saillis : — Je sortis, je m'échappai par la rivière.

(27) Page 39. — Renouard : — Le texte est un peu ambigu; le délivra-t-il ou le fit-il prisonnier? on ne sait à quoi s'arrêter.

(28) Page 39. — Biard : — Le Bigorre, qui faisait partie du Béarn.

(29) Page 40. — Prince navarrois : — Henri de Bourbon, né à Pau, le 13 décembre 1553. C'est notre Henri IV.

(30) Page 40. — Gaspard de Coligny, né en 1517, amiral de France, l'un des chefs les plus actifs et le plus justement considéré du parti protestant; assassiné à la Saint-Barthélemy le 24 août 1572.

(31) Page 40.— Colombières : — Un des lieutenants de Matignon.

(32) Page 41. — Matignon : — Jacques II, sire de Matignon, lieutenant pour le roi en la province de Normandie, né vers 1520, avait été enfant d'honneur de Henri II, Dauphin, et le servit toujours avec fidélité, ainsi qu'Henri III et Henri IV. Il mourut le 27 juillet 1597.

(33) Page 47.— Un édit du roi changeait l'époque de l'engagement des servantes, qui était et est encore, dans beaucoup de provinces, à la Saint-Jean, pour le mettre à la Toussaint.

(34) Page 49. — Vathan : — Voilà un poëte féminin tout à fait inconnu ; mais il y a lieu de croire que c'est un pseudonyme.

(35) Page 49. — Cloton : — Clotho, la plus jeune des Parques, préside à la naissance des hommes et file leur destinée.

(36) Page 49.— Roi de Suède : — Gustave-Adolphe, né en 1594, l'un des plus grands guerriers de son temps, tué au milieu de ses victoires, le 18 novembre 1632.

(37) Page 50. — Naumbourg : — Ville capitale du duché de ce nom, voisine de la Saxe.

(38) Page 50.— Duc de Saxe : — Bernard Weimar, né en 1600, l'émule en talents militaires du grand Gustave, prit part à ses travaux et à ses victoires. Il mourut en 1639, non sans soupçon d'empoisonnement.

(39) Page 50. — Pappenheim : — (Godefroy-Henri, comte de), né en 1594, général allemand, le plus digne adversaire qu'on pût opposer à Gustave-Adolphe. A la bataille de Lutzen, il aurait peut-être remporté la victoire sans la blessure mortelle qu'il reçut, et dont il mourut à trente-huit ans.

(40) Page 51.—Après avoir mis balle en bouche : —

L'usage de mettre une balle de plomb dans sa bouche pour se rafraîchir est bien connu; les écoliers y mettent souvent un caillou quand ils courent.

(41) Page 51. — Chamailloit d'estoc et de taille ; — Camailler, frapper sur le camail, combattre, expression qui n'est plus employée que dans le sens de disputer. Nous avons déjà rencontré ce mot dans la chanson du mariage de Girard, mais pour combat amoureux.

(42) Page 51. — Lappois et Finois : — Lapons, Finmarquais.

(43) Page 52. — L'Empereur : — Ferdinand II, empereur d'Allemagne, né en 1578, élu empereur en 1619, fut en guerre avec ses voisins tout le temps de son règne de quinze ans, et mourut en 1637.

(44) Page 53. — Reine désolée : — Marie-Éléonore de Brandebourg, mère de Christine, reine de Suède.

(45) Page 53. — Duc de Lunebourg : — Guillaume de Brunswick-Lunebourg, né en 1564, mort en 1642.

(46) Page 61. — Biron : — Charles de Gontault de Biron, né en 1561, servit d'abord Henri IV avec dévouement, et en fut comblé d'honneurs, ce qui ne l'empêcha pas de conspirer à plusieurs reprises contre lui; mis en demeure, la dernière fois, d'avouer sa faute, il refusa par orgueil, et fut livré à la justice; il aurait voulu alors faire des aveux, mais il était trop tard; il fut condamné et eut la tête tranchée en 1602.

(47) Page 61. — La Fin : — Il était le confident et l'agent employé par Biron vis-à-vis des princes étrangers; voyant que le duc de Savoie ne donnait que des réponses évasives, et que Biron chancelait, il jugea qu'il était perdu si on découvrait le complot, et qu'il valait mieux le faire connaître lui-même, ce qu'il exécuta. La phrase de la chanson qui le désigne comme capitaine des gardes est ambiguë, c'est des gardes de Biron qu'il faut l'entendre.

(48) Page 62. — Montre : — L'argent que l'on comptait aux soldats, à présent le prêt ; recevoir sa montre, toucher la somme que l'on lui avait offerte.

(49) Page 62. — La Pierre : — Probablement un sobriquet de Biron.

(50) Page 65. — Tavelle : — Passementerie très-étroite.

(51) Page 67. — Le pays d'Artois : — Cette pièce doit être de l'époque du traité avec Gustave-Adolphe, vers 1630.

(52) Page 68. — L'infante : — Isabelle-Claire-Eugénie, née en 1599, fille de Philippe III, roi d'Espagne, souveraine des Pays-Bas, mariée en 1599 à Albert, duc d'Autriche; morte en 1633.

(53) Page 68. — Le prince de Lorraine : — Charles IV, duc de Lorraine, avait succédé, en 1624, à son oncle Henri le Bon, dont il avait épousé la fille; bon soldat, mais léger de caractère, il prit toujours parti contre la France et eut lieu de s'en repentir; il mourut en 1675, après avoir été obligé de faire une cession de ses États à Louis XIV.

(54) Page 68. — Le roi de Danemark : — Christian IV, né en 1577, roi en 1588, s'employa toute sa vie au bonheur de ses sujets, mais fut souvent contrarié dans ses bonnes intentions par la noblesse ; il mourut en 1668, regretté de tout son peuple.

(55) Page 68. — Le roi des Suédois : — Gustave-Adolphe (*V*. 36).

(56) Page 71. — Dadouille : — Terme de mépris, nigaud, molasse.

(57) Page 83. — Promotion de chevaliers du Saint-Esprit par Louis XIII, le 14 mai 1633, au château de Fontainebleau. Il existe une très-bonne gravure de Bosse représentant cette cérémonie.

(58) Page 83. — Richelieu : — Armand-Jean du

Plessis, cardinal de Richelieu, né à Paris en 1585, premier ministre de Louis XIII. A cette cérémonie, il voulut, par orgueil, recevoir le collier debout, contrairement à l'usage qui exigeait que les prélats se missent à genoux devant le roi; le faible Louis XIII y consentit. Il mourut le 4 décembre 1642.

(59) Page 84. — La Valette : — Louis de Nogaret, cardinal de la Valette, archevêque de Toulouse; plus soldat qu'ecclésiastique; il avait d'abord été du parti de Marie de Médicis, mais il se rallia à Richelieu devenu tout-puissant; aussi son frère, le duc d'Épernon, l'appelait-il le *cardinal-valet*. Il mourut bataillant en Italie, en 1639.

(60) Page 84. — L'archevêque de Narbonne : — Claude Rebé, chanoine et comte de Lyon, puis archevêque de Narbonne en 1622; il fit beaucoup de fondations utiles dans son diocèse, tant pour les études que pour les enfants et les pauvres. Il était très-considéré du roi; il mourut le 16 mars 1659, âgé de soixante-douze ans.

(61) Page 84. — L'archevêque de Paris : — Jean-François de Gondi, premier archevêque de Paris, qui succéda à son frère, et mourut à Paris le 21 mars 1654, âgé de soixante-dix ans.

(62) Page 84. — L'archevêque de Bordeaux : — Henri d'Escoubleau de Sourdis, archevêque de Bordeaux, frère du cardinal de Sourdis, dont il fut le coadjuteur, et auquel il succéda en 1628; il eut des différends très-violents avec le duc d'Épernon, gouverneur de la province, qu'il excommunia pour la manière hautaine dont il s'était comporté avec lui; il fallut l'intervention du roi et du pape pour apaiser cette affaire. Il mourut à Auteuil le 18 juin 1645.

(63) Page 84.— Le duc de Longueville :— Henri II d'Orléans, duc de Longueville, né en 1596, filleul et neveu de Henri IV, gouverneur de Normandie, fut entraîné par sa femme, sœur du grand Condé, à suivre

le parti de la Fronde, mais ne joua comme homme politique qu'un rôle peu important; en revanche, sa femme en joua plusieurs qui firent beaucoup parler d'elle. Le duc mourut à Rouen en 1663.

(64) Page 84. — Comte de Harcourt : — Henri de Lorraine, comte d'Harcourt, depuis grand écuyer de France, surnommé *Cadet-la-perle*, né en 1601, se distingua comme général et fut dévoué au parti du roi. Chargé de transférer les princes arrêtés dans les prisons du Havre, il fut vivement chansonné par les partisans de ces derniers; la contrariété qu'il en ressentit le fit momentanément se joindre à la Fronde, mais il ne tarda pas à rentrer dans son devoir. Il mourut en 1666.

(65) Page 84. — Le comte d'Alets : — Louis-Emmanuel de Valois, comte d'Alets, depuis duc d'Angoulême, gouverneur de Provence, né en 1596, mort le 13 novembre 1663. Il était petit-fils de Charles IX, qui avait eu son père de Marie Touchet.

(66) Page 84.— Le duc de la Trémouille : — Henri de la Trémouille, duc de Thouars, né en 1599, abjura le protestantisme entre les mains du cardinal de Richelieu, ce qui lui valut les faveurs du roi; du reste il s'en montra toujours digne par son courage. Il mourut le 21 janvier 1674.

(67) Page 84. — Le duc de Ventadour : — Charles de Lévis, marquis d'Annonay, puis duc de Ventadour, gouverneur du Limousin, mort le 19 mai 1669, âgé de quarante-neuf ans.

(68) Page 84. — Le duc de Candale : — Henri de Nogaret de la Vallette et de Foix, duc de Candale, premier gentilhomme de la chambre du roi, gouverneur d'Agenois et de Saintonge. Il mourut à la fleur de son âge, le 11 février 1639, laissant la réputation d'un bon capitaine.

(69) Page 84. — Le duc d'Alvin · — Charles de Schomberg, duc d'Halluin, gouverneur du Languedoc,

maréchal de France, fut élevé enfant d'honneur auprès de Louis XIII, qui en faisait le plus grand cas. Il prit une part glorieuse à toutes les guerres de son temps et mourut à Paris, le 6 juin 1656, âgé de cinquante-six ans.

(70) Page 84. — Le duc de la Valette : — Bernard de Nogaret, de la Vallette et de Foix, duc de la Vallette et d'Épernon, colonel général de l'infanterie française, né en 1592. En 1618, au siége de Fontarabie, sous le grand Condé, il ne fit pas, ou plutôt il fut accusé de n'avoir pas fait tout ce qu'il aurait dû faire; ce fut cependant lui qui rallia l'armée abandonnée par le général; malgré cela il fut mis en jugement et condamné arbitrairement pour pallier les fautes du prince; après la mort du roi, il revint en France, dont il avait dû sortir, et fit casser par le parlement l'arrêt inique qui l'avait frappé. Il mourut en 1661.

(71) Page 84.—Le duc de Brissac : — François de Cossé, duc de Brissac, grand panetier de France, mort en 1651, âgé de soixante-dix ans.

(72) Page 85.— Le comte de Tonnère : — Charles-Henri, comte de Clermont et de Tonnerre; mort à Ancy-le-Franc, en 1640.

(73) Page 85. — Vaubécourt : — Jean de Nettancourt, sieur de Vaubécourt, maréchal de camp. Après avoir servi avec distinction sous Henri IV, il profita de la paix pour aller chercher fortune auprès de l'empereur de Hongrie; Henri IV le rappela et le chargea de plusieurs négociations auprès des princes d'Allemagne. Louis XIII récompensa son mérite par le collier de ses ordres et en érigeant sa seigneurie en comté. Mort le 16 octobre 1642.

(74) Page 85. — Seneterre : — Henri de Saint-Nectaire, marquis de la Ferté-Habert, lieutenant général au gouvernement de Champagne, ministre

d'État, ambassadeur, etc. Mort le 4 janvier 1662, âgé de quatre-vingt-neuf ans.

(75) Page 85. — Liancourt : — Roger du Plessis, sieur de Liancourt, marquis de Guercheville, comte de la Roche-Guyon, depuis duc, était l'un des hommes de de la cour les mieux faits, et jusqu'à quarante ans il suivit avec ardeur la carrière des plaisirs, mais à cette époque une maladie de sa femme le ramena à d'autres idées; il se lia avec les hommes religieux de Port-Royal, et ne fut plus connu que par sa grande dévotion. Il mourut à Paris le 1er août 1674.

(76) Page 85. — Le maréchal d'Estrées : — François-Annibal d'Estrées, marquis de Vanvres, frère de la belle Gabrielle d'Estrées, né en 1573, dut à sa sœur et surtout à son courage de devenir maréchal, puis duc et pair de France. Il mourut en 1670.

(77) Page 85. — Toiras : — Jean de Saint-Bonnet, sieur de Toiras, né en 1585, était attaché aux chasses de Louis XIII, mais obtint de passer dans l'état militaire. Il fit toutes les campagnes de France contre les protestants, et ensuite combattit en Italie. Le roi le fit maréchal de France et le décora de son ordre, mais il ne reçut pas le collier, parce qu'il était absent, c'est ce qui fait qu'il n'est pas sur les listes de cette promotion; quelque temps après, il fut, sans qu'on en sache la cause, disgracié, privé de ses gouvernements et pensions; il se retira à l'étranger, et n'y prit du service que du consentement du roi. Il fut tué le 16 juin 1636.

(78) Page 85. — De Brezé : — Urbain de Maillé, marquis de Brezé, maréchal de France, depuis gouverneur d'Anjou. Quoiqu'il servît avec distinction, son alliance avec le cardinal de Richelieu, dont il avait épousé la sœur, contribua beaucoup à son élévation. Il mourut en 1650, âgé de cinquante-trois ans.

(79) Page 85.— Marquis de Neelle · — René aux

Epaules, dit, marquis de Néelle, qui prit les nom et armes de Laval du chef de sa mère; maréchal de camp; mort le 19 mai 1650, âgé de soixante-seize ans.

(80) Page 85.— Pompadour : — Léonard-Philibert, vicomte de Pompadour, lieutenant général en Limousin, maréchal de camp. Mort en novembre 1634.

(81) Page 85.— Noailles : — François de Noailles, comte d'Agen, né en 1584, maréchal de camp, lieutenant gouverneur en Auvergne et ensuite en Roussil on, ambassadeur à Rome. Mort le 15 décembre 1645.

(82) Page 85. — D'Arpajon : — Louis, vicomte d'Arpajon, marquis de Severac, maréchal de camp. rendit les plus grands services dans la Lorraine et la Franche-Comté, l'Artois et la Guyenne; il fut fait duc par Louis XIV; il est étonnant qu'il n'ait pas été maréchal de France. Mort en 1679.

(83) Page 85.— Marquis de Gordes : — Guillaume de Simiane, marquis de Gordes, capitaine des gardes du corps du roi.

(84) Page 85. — Comte de Lanois : — Charles, comte de Lannoy, premier maître d'hôtel du roi, gouverneur de Montreuil.

(85) Page 85. — Varenne : — François de Nagu, vicomte de Varenne, gouverneur d'Aigues-Mortes.

(86) Page 85.— Dufossés : — Gabriel de la Vallée-Fossés, marquis d'Éverli, maréchal de camp, gouverneur de Verdun.

(87) Page 85.— Marquis de Bourbonne : — Charles de Livron, marquis de Bourbonne, lieutenant général en Champagne, maréchal de camp.

(88) Page 85.— Le sieur de Polignac : — Gaspard-Armand, vicomte de Polignac, marquis de Chalançon, gouverneur de la ville du Puy en Velay.

(89) Page 85. — Le sieur de Poyenne : — Bernard de Baylens, baron de Poyane, lieutenant général au pays de Béarn.

(90) Page 85. — Le comte de Brassac : — Jean de Gallard, comte de Brassac, gouverneur de Saintonge. fut ambassadeur à Rome, chef du conseil de la reine, et surintendant de sa maison. Mort le 14 mars 1645 âgé de soixante-six ans.

(91) Page 85. — Le marquis d'Alluye : — Charles d'Escoubleau, marquis de Sourdis et d'Alluye, maréchal de camp, gouverneur du pays orléanais. Mort à Paris le 21 décembre 1606, âgé de soixante-dix-huit ans.

(92) Page 85. — Le comte de Sault : — François de Bonne de Créqui, comte de Sault, depuis duc de Lesdiguières, et gouverneur du Dauphiné.

(93) Page 85. — De Pontchasteau : — Charles de Cambout, baron de Pontchâteau, marquis de Coislin, lieutenant général en basse Bretagne, et député de la noblesse aux états de la province. Mort en 1618.

(94) Page 85. — Saint-Simon : — Claude de Saint-Simon, né le 16 août 1607, sut dès sa jeunesse gagner la faveur de Louis XIII, qui lui donna plusieurs charges, entre autres celle de grand louvetier de France; il fut fait duc en 1635. Mort le 3 mai 1695, doyen des chevaliers de l'ordre.

(95) Page 85. — Meilleraye : — Charles de la Porte, marquis, puis duc de la Meilleraye, grand maître de l'artillerie et maréchal de France, lieutenant général de la haute et basse Bretagne; se distingua en beaucoup de rencontres, et sut se concilier la faveur du cardinal de Richelieu; il passait pour l'homme de son temps qui entendait le mieux les siéges. Mort le 8 février 1664, âgé de soixante-deux ans.

(96) Page 85. — Comte d'Orval : — François de Béthune, comte d'Orval, maréchal de camp, premier

écuyer de la reine Anne d'Autriche; duc en 1652. Mort le 7 juillet 1678 âgé de quatre-vingts ans.

(97) Page 85. — Comte d'Estrange : — C'est un nom estropié par le chansonnier, Charles de Damas, comte de Thianges, maréchal de camp, lieutenant général des pays de Bresse et de Charolais.

(98) Page 85. — Mortemar : — Gabriel de Rochechouart, marquis de Mortemar, premier gentilhomme de la chambre du roi, puis gouverneur de Paris. Mort le 26 décembre 1675, dans sa soixante-quinzième année.

(99) Page 85. — Marquis d'Ambres : — Hector de Gelas et de Voisins, marquis de Lebaron et d'Ambres, vicomte de Lautrec, sénéchal et gouverneur de Lauragais.

(100) Page 85. — Frangipany : — Ce Frangipani fut maréchal des armées de Louis XIII. Ce fut lui qui inventa la composition du parfum qui retint ce nom. Si son nom ne se trouve pas sur les listes de promotions, c'est qu'il était étranger.

(101) Page 85. — Parabel : — Encore un nom estropié; Henri de Beaudan, comte de Parabère, marquis de la Mothe-Sainte-Erèze, lieutenant du roi au bas Poitou.

(102) Page 85. — Mailleraye : — Louis de Merci, seigneur de la Mailleraye, lieutenant général en Normandie.

(103) Page 85. — Bentivoly : — Guy Bentivoglio, cardinal, né à Ferrare en 1579, fut nonce apostolique en France. Ce fut lui que Louis XIII choisit pour prendre les intérêts de la France à Rome. Il mourut en 1644, au moment de l'ouverture du conclave qui aurait pu le porter au trône pontifical. Son nom ne se trouve pas sur les listes de promotion à cause de sa qualité d'étranger.

(104) Page 86. — Villequier : — Antoine d'Aumont,

seigneur de Villequier, fut élevé à la cour en qualité d'enfant d'honneur du roi Louis XIII, il servit avec zèle et se distingua dans maintes occasions; fut fait capitaine des gardes du corps; en 1651, après la bataille de Rhetel, il reçut le bâton de maréchal, puis fut gouverneur de Paris, enfin duc et pair. Mort en 1669, âgé de soixante-huit ans.

(105) Page 86. — Dupont de Courlay : — François de Wignerot, marquis de Pont-de-Courlay, fut fait général des galères de France en 1635. Il mourut le 26 janvier 1649, à l'âge de trente-sept ans.

(106) Page 86. — Tournon : — Just-Henri, comte de Tournon et de Roussillon, sénéchal d'Auvergne, maréchal de camp. Mort le 14 mars 1643.

(107) Page 86. — Montravel : — Jean de Mouchi, marquis de Montravel, gouverneur de la ville d'Ardes. Mort en octobre 1638.

(108) Page 86. — Cardinal de Lyon : — Alphonse Louis Duplessis de Richelieu, cardinal archevêque de Lyon, grand aumônier de France; il avait reçu le collier le 24 mars 1632.

(109) Page 86. — Leur bonjour : — Ils firent leurs dévotions, communièrent.

(110) Page 86. — Le prince de Soissons : — Louis de Bourbon, comte de Soissons, de la famille des Condé, né en 1604. Se mêla souvent avec les partis hostiles au cardinal de Richelieu; aussi supposa-t-on que sa mort, qu'on voulut faire passer pour accidentelle, n'était due qu'à un assassinat dirigé par ce ministre, au moment où ce prince venait de remporter une victoire sur les Français.

(111) Page 88. — Elle sera ma mye : — L'usage a existé, dit-on, dans quelques provinces, qu'une fille vierge pouvait sauver de la mort un condamné en s'offrant pour l'épouser; il a dû cependant être bien rarement mis à exécution. Les deux premiers cou-

plets de cette chanson n'ont pas l'air de faire partie de la complainte, et doivent être ceux de l'air sur lequel elle doit être chantée.

(112) Page 88. — Dévale : — Descend.

(113) Page 91. — Deult : — De douloir, inusité, qui lui-même vient de *dolere*, se plaindre, se chagriner.

(114) Page 92. — *Potus* : — Potion.

(115) Page 92. — Le cyclope a taché son visage : — Si le feu l'a brûlée, ou plutôt si elle est couverte de taches de rousseur.

(116) Page 93. — Hachepot : — Ragoût dont la composition varie, mais où le principal ingrédient est la viande hachée.

(117) Page 96. — Aller en Surie : — Le traitement de la maladie vénérienne, presque unique autrefois, consistait dans les sudorifiques; il est encore usité avec quelques accessoires.

(118) Page 97. — Henri II, duc de Montmorency, né en 1596, se distingua contre les religionnaires et à l'étranger, et fut fait maréchal de France en 1629. Mais alors il se laissa entraîner dans la rébellion de Gaston d'Orléans, et paya de sa tête, le 30 octobre 1632, son dévouement à ce prince; on pensa que la dureté de Louis XIII à son égard fut due à un sentiment de jalousie contre ce seigneur, le plus aimable et le mieux fait de la cour.

(119) Page 97. — Au service du Roy : — En 1630.

(120) Page 98. — Rohan : — Henri, duc de Bourbon, prince de Léon, célèbre capitaine et chef du parti protestant en France sous Louis XIII. Né en 1579, mort le 13 avril 1638.

(121) Page 98. — Courage : — En 1623.

(122) Page 98. — Soubise : — Benjamin de Rohan, seigneur de Soubise, frère du duc de Rohan, né vers

1537; prit part à toutes les guerres de religion de son temps, surtout sur mer, et mourut en Angleterre en 1641.

(123) Page 98. — Veillane : — Le 10 juillet 1629.

(124) Page 98. — Doria : — Jean-Dominique, marquis de Cirié, général des galères de Savoie.

(125) Page 98. — Languedoc : — Où il avait succédé à son père.

(126) Page 101. — Il ne me chaut : — De chaloir, inusité; je me soucie peu.

(127) Page 102. — Revêche : — Étoffe de laine frisée.

(128) Page 102. — Toile de bougran, de la couleur de triste amie : — On voit que les noms d'étoffes ridicules ne datent pas d'hier; cela vaut bien la couleur caca Dauphin, ou gris de souris effrayée; le bougran est une toile forte et gommée.

(129) Page 104. — La truche : — Trucher; mendier, demander l'aumône par paresse.

(130) Page 104. — Douzain : — Petite pièce de monnaie qui valait douze deniers; les premières furent frappées sous François Ier.

(131) Page 104. — Faire gogaille : — Boire et manger sans mesure.

(132) Page 105. — Taille : — Impôt qui ne frappait que sur les roturiers.

(133) Page 105. — Charnage : — Temps où l'on mange de la chair; opposé à carême où l'on n'en mange pas.

(134) Page 106. — Des gots : — Des poux; les sapinettes sont de petits coquillages qui s'attachent à la coque des bâtiments qui ont longtemps navigué; comme ce sont des parasites, l'auteur de la chanson donne ce nom aux poux des mendiants.

(135) Page 106. — Dedans l'argot : — Dans la société de ceux qui parlent l'argot, les gueux et les voleurs.

(136) Page 107. — Gautier Garguille : — Hugues Guéru, dit Flechelles, comédien de l'hôtel de Bourgogne, a fait paraître ses chansons sous le nom de Gautier Garguille ; ce recueil, recherché des amateurs, a eu de nombreuses éditions.

(137) Page 108. — Jean Potage : — Sobriquet d'un charlatan qui exploitait les villes de la Normandie; il y a une chanson où il est spécialement question de lui à la page 166 de ce recueil.

(138) Page 109. — Madame : — Marie de Bourbon, duchesse de Montpensier, mariée le 2 février 1626 à Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII; morte en couches le 4 juin 1627, dans la vingt-deuxième année de son âge.

(139) Page 111. — Un enfant : — Anne-Marie-Louise d'Orléans, duchesse de Montpensier, Mademoiselle, née en 1627; d'un caractère décidé, marqua dans les troubles de la Fronde; le plus singulier de son histoire, c'est la quantité de mariages qu'elle manqua; elle finit par mourir fille en 1693.

(140) Page 114. — Soulas : — Plaisir, contentement.

(141) Page 115. — Cardinal de Richelieu : — Déjà nommé n° 58.

(142) Page 116. — Le palais Cardinal . — A présent le palais Royal.

(143) Page 116. — La fille de Monsieur : — Mademoiselle de Montpensier (n° 139).

(144) Page 117. — Baptême du Dauphin : — Depuis Louis XIV, dans la chapelle du vieux château de Saint-Germain, le 21 avril 1643.

(145) Page 117. — Mazarin : — Jules Mazarini, né

en Italie en 1602; n'entra au service de la France qu'en 1639; fut fait cardinal en 1642; Anne d'Autriche, régente, en 1643, le nomma presqu'aussitôt premier ministre, et, malgré tous les efforts de la Fronde, il conserva cette place jusqu'à sa mort, le 9 mars 1661. On lui doit, comme homme politique, le traité des Pyrénées, qui donna la paix à la France; et, comme ami des lettres, la fondation du collége Mazarin, à qui il légua la bibliothèque qui porte son nom.

(146) Page 117. — Princesse de Condé : — Charlotte-Marguerite de Montmorency, née en 1594, mariée au prince de Condé. Sa beauté avait fait un tel effet sur Henri IV, que les jeunes époux jugèrent prudent de quitter la France, et n'y rentrèrent qu'après la mort de ce prince. Morte veuve en 1650.

(147) Page 118. — Monsieur de Meaux : — Dominique Séguier, doyen de l'église de Paris, évêque de Meaux, premier aumônier du roi. Mort le 16 mai 1659, âgé de soixante-huit ans.

(148) Page 121. — Monsieur : — Gaston-Jean-Baptiste de France, duc d'Orléans, né en 1603, prince né avec de brillantes qualités, mais sans caractère, et qui causa la perte de tous ceux qui s'attachèrent à lui, et qui voulurent, dans les temps de troubles où il vécut, prendre ses intérêts. Mort en 1660..

(149) Page 121. — Élisabeth de Bourbon, reine d'Espagne : — Sœur de Louis XIII, née en 1602, mariée en 1615 à Philippe IV. Morte en 1644.

(150) Page 121. — La reine d'Angleterre : — Henriette-Marie, née en 1609, mariée en 1625 à Charles Ier, roi d'Angleterre. Morte en 1669. Sœur de Louis XIII.

(151) Page 122. — Madame de Savoie : — Christine, sœur de Louis XIII, née en 1606, mariée en

1619 à Victor-Amédée, duc de Savoie. Morte en 1663.

(152) Page 122. — Marie de Bourbon : — Nous ne voyons pas quelle peut être cette nièce dont le nom ne se rapporte à aucune des filles de Gaston; il ne peut appartenir à aucun des enfants des sœurs du roi.

(153) Page 123. — Rochefoucault : — François de la Rochefoucault, né à Paris en 1588; évêque de Senlis, cardinal, grand aumônier de France. Mort en 1645.

(154) Page 123. — Sainte-Geneviève : — L'abbaye de ce nom forme aujourd'hui le lycée Napoléon; l'église s'élevait sur l'emplacement où est la rue de Clovis; elle était contiguë à l'église de Saint-Étienne-du-Mont.

(155) Page 125. — Monseigneur de Paris : — Jean François de Gondy (61).

(156) Page 125. — Monsieur le duc d'Orléans : — Gaston (148).

(157) Page 125. — Le grand Condé : — Louis II, de Bourbon, prince de Condé, premier prince du sang, né le 8 septembre 1621; gagna à vingt-deux ans la bataille de Rocroy, et marcha ensuite de victoire en victoire; il ne vit sa gloire se ternir que quand il porta les armes contre son pays. Il rentra en France en 1660, et fit oublier ses erreurs par de nouvelles victoires; il mourut à Fontainebleau en 1686.

(158) Page 128. — Cajol : — Babil, propos flatteur; dégoiser, chanter, en parlant des oiseaux.

(159) Page 134. — Guerdonne : — Gerdonner veut dire récompenser; il doit être pris ici en sens contraire.

(160) Page 135. — Tire-larigot : — L'origine de cette expression n'est rien moins que sûre; la discussion des diverses opinions entraînerait trop loin; toujours le sens est-il boire avec excès.

---

(161) Page 138. — Flennières : — Flaneuses; on ne connaît que trop de ces commères qui se mêlent toujours de ce qui ne les regarde pas.

(162) Page 140. — Piot : — Du latin *potus*, boisson en général, et en particulier le vin.

(163) Page 146. — La Cage : — MM. Fr. Michel et Ed. Fournier, dans leur *Histoire des Hôtelleries et Cabarets*, ont cité à plusieurs reprises l'*Ode* à la louange des cabarets; il est fâcheux qu'ils n'aient pas consulté la *Caribarye*, dont plusieurs chansons auraient pu enrichir leur nomenclature; nous puisons chez eux la plus grande partie des renseignements que nous donnons ci-après; La Cage, la Tour d'Argent, le Croissant, la Pucelle, le Petit-Pavillon, cabarets.

(164) Page 151. — La Pomme-de-Pin : — Cabaret renommé, rue de la Licorne, en la Cité, était le rendez-vous des gens de lettres; le maître se nommait Desbordes Grouyn, il y fit fortune; son fils dédaigna de lui succéder. Le fonds passa à Cresnay, dont Boileau a dit dans la satire du Repas :

Se vendait chez Cresnay pour vin de l'Hermitage.

— Cormier, maître d'hôtel en réputation; les Trois-Cuillers, cabaret tenu par Lamy. — Le Diable, l'Ange, tout proche du théâtre de l'hôtel de Bourgogne; le Paradis, cabarets. — Le Cher-Amy, le Verd-Galant, cabarets.

(165) Page 153. — Roland : — Paladin neveu de Charlemagne. La légende dit qu'il était d'une si grande force que, d'un coup de son épée, il fendit la chaîne des Pyrénées, et forma ce qu'on appelle aujourd'hui la Brèche de Roland; on n'est pas absolument obligé d'y croire.

(166) Page 153. — La Bastille, la Grosse-Tête, le Sauvage, cabarets.

(167) Page 153. — La Croix-d'Or ou d'Argent : — Longtemps la monnaie a été marquée d'un côté d'une croix, d'où vient le dicton : Jouer à croix ou pile.

(168) Page 154. — Le demi-ceint : — Ceinture à pendants où l'on accrochait les clefs, etc.

(169) Page 156. — Le marquis de Rambures : — Jean V du nom, sire de Rambures, maréchal de camp. Mort en 1637.

(170) Page 159. — Le Diable d'argent : — L'on voit que cette expression et l'idée qu'on y attache ne sont pas nouvelles.

(171) Pages 162 et suivantes. — Tous les noms propres de cette chanson étant des noms de cabarets, nous ne citerons que ceux qui ne l'ont pas déjà été, et sur lesquels nous pouvons donner quelques renseignements.

La Boisselière, hôtel près du Louvre, la meilleure maison de ce temps, mais très-chère; il fallait y dépenser environ dix francs pour y dîner, c'était une somme énorme pour l'époque; cette maison florissait déjà en 1612.

La Galère, rue Saint-Thomas-du-Louvre.

Le Mouton, tenu par la veuve Bérain, au cimetière Saint-Jean; ce cabaret était fréquenté par quelques jeunes seigneurs gens d'esprit, et par une partie des gens de lettres, Racine, Boileau, etc., étaient de cette réunion; ce fut dans une chambre de ce cabaret, qui était spécialement à la disposition de cette société, que fut tracé le plan de la comédie des *Plaideurs*, et que furent donnés à Racine, par un des habitués, les détails techniques dont il avait besoin.

Les Trois-Torches, il y avait au cimetière Saint-Jean un cabaret des Deux-Torches, qui devait être un concurrent, ce qui fait supposer que le premier devait être dans le même quartier.

Le Chesne-Vert, à la sortie du Préau du Temple.

La Table-Roland, dans la vallée de Misère.

L'Écharpe-Blanche, au Marais; on dit que le maître de cette maison eut le premier l'idée des cabinets particuliers; les amoureux du temps auraient dû lui élever une statue.

L'Épée-Royale, à Passy.

L'Écu-d'Argent, rendez-vous des gourmets de l'Université; l'on y buvait le meilleur vin de Baune.

Les Trois-Maillets, vers la place Montorgueil.

Le Pot-d'Étain, dans les environs de la place Sainte-Opportune.

La Tête-Noire, près du Palais, avait pour clientèle toute la basoche et les chantres de la Sainte-Chapelle.

Aux Trois-Pigeons, butte Saint-Roch.

Les Entonnoirs, dans le quartier de l'Université.

La Corne, d'abord rue des Sept-Voies, ensuite place Maubert, réunissait les pédants de l'Université.

(172) Page 166. — Jean Potage : — Charlatan. Voir n° 137.

(173) Page 168. — Métridal : — Mithridate, antidote inventé, dit-on, par le roi du Pont; s'il y faisait entrer tout ce que le *Codex* actuel indique pour sa composition, il devait être fort habile en pharmacie.

(174) Page 169. — Le Grec, le Turc, la Rose : Bateleurs du temps.

(175) Page 169. — Maître Gilles, Dubuisson : — Bateleurs du temps.

(176) Page 169. — Michon : — Sot, niais, dupe; Miché, celui que les filles publiques entraînent chez elles.

(177) Page 169. — Poudre à réveiller : — Duvet du pois pouilleux, qui cause des démangeaisons vio-

lentes, et peut même produire des pustules; c'est ce que la chanson appelle plus loin des poires de fesson; on a aussi donné quelquefois ce nom à des poudres aphrodisiaques.

(178) Page 174. — Marc-Antoine : — Marc-Antoine n'a jamais été roi des Romains; mais les chanteurs des rues n'y regardent pas de si près.

(179) Page 175. — Maïon : — Mihon, Minette, Marion, Mariette, corruptions patoises du nom de Marie.

A. PERCHERON.

PARIS — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

